

Recit Historique de la bataille de " CAMERONE "

150^{EME} ANNIVERSAIRE

Bonjour, bonsoir, vous trouverez à la fin la bibliographie qui m'a permis de réaliser ce document.



1863



2013

INFORMATION

Camerone est un terme déformé : l'appellation exacte est *Camaron* dont la signification porte à controverses (écrevisse, crevette, nom d'arbre).



Sommaire

La cérémonie de Camerone	Page 2
Se Souvenir	Page 3
Le Second Empire à la recherche du prestige du Premier Empire	Page 4
L'expédition du Mexique – (1861-1867)	Page 6
Les redoutables « Terres Chaudes » du Mexique	Page 8
Camerone, les circonstances	Page 11
Camerone, les protagonistes	Page 12
Légionnaires ayant participé au combat de Camerone	Page 13
Les premiers affrontements	Page 16
Carte du Mexique	Page 19
l'hacienda de Camerone	Page 20
Combat au corps à corps	Page 21
Une balle l'a frappé en plein cœur	Page 22
Les légionnaires cherchent des munitions sur leurs morts	Page 23
La charge héroïque du sous-lieutenant Maudet	Page 24
Après le combat	Page 25
Un monument humble mais émouvant	Page 26
Récit officiel du combat de « Camerone »	Page 28
Analyse du combat et de son importance sur le plan militaire	Page 30
Manœuvres et combats avant le repli dans l'hacienda	Page 32
Analyse du combat – Suite... ..	Page 35
La fin de la campagne	Page 36
Un Empire en sursis	Page 37
En guise de conclusion	Page 38
Camerone et l'Aigle du Régiment Étranger 1852-1870	Page 39
Diplôme Médaille Commémorative Campagne du Mexique	Page 41
Lettre du colonel Jeanningros, à Son Excellence M. le Maréchal de France, Ministre de la Guerre.	Page 42
Ordre général n° 195 du 30 août 1863	Page 43
Les unités françaises impliquées dans cette expédition	Page 46
L'esprit de Camerone	Page 47
Bibliographie sommaire	Page 49
AVERTISSEMENT	Page 49



La cérémonie de Camerone

La cérémonie de Camerone

Tous les 30 avril, la *Légion Étrangère* commémore la bataille de **Camerone** dans sa maison mère d'Aubagne, en Provence, comme elle le faisait à **Sidi Bel Abbès**, en Algérie, avant qu'elle ne regagne la France, le 24 octobre 1962.

Cette cérémonie matérialise l'esprit de corps de cette troupe d'élite de l'Armée française mais pour autant elle ne s'officialise que tardivement.

Cette année, la cérémonie commémorant le 150^e anniversaire du combat de Camerone, aura pour thème :

"Légionnaire un nouveau départ"

Depuis sa création en 1831, la Légion étrangère offre à ceux qui le souhaitent de prendre un nouveau départ en permettant aux engagés volontaires de tenter une nouvelle aventure ou de prendre leur revanche sur une vie devenue parfois difficile. "Partir" pour s'engager à la Légion, c'est faire le choix de découvrir autre chose, c'est quitter les siens pour se réaliser, refuser la routine et accepter avec courage d'affronter l'inconnu. C'est croire en sa chance et espérer...

La *Légion étrangère* est née le 9 mars 1831, par un décret signé de la main du roi **Louis-Philippe**.

Formée d'étrangers, elle a vocation à servir en dehors de la Métropole. Elle fait d'abord ses preuves en Algérie puis connaît un intermède sanglant en Espagne qui elle est prêtée. Après son retour en Afrique du Nord, elle combat avec distinction lors des campagnes de Crimée (1854-1855) et d'Italie (1859).

Elle ne participe pas au début de l'expédition du Mexique (1862). Ses officiers adressent alors à l'Empereur une pétition pour solliciter l'engagement de la Légion. Si cette violation de la voie hiérarchique leurs cause quelques désagréments, elle porte néanmoins ses fruits.

Le 19 janvier 1863, ordre est donné à la Légion étrangère de mettre sur pied deux bataillons pour le Mexique où les forces françaises n'arrivent toujours pas à emporter la décision.

Ils débarquent le 28 mars 1863. Le fait d'arme le plus fameux de la Légion dans cette campagne sera le combat de **Camerone**.

Ce n'est pourtant qu'en 1906 qu'aura lieu la première commémoration de **Camerone**. Elle se fait dans le petit poste de Ta-Lung au Tonkin, dans le nord de l'Indochine française, à l'initiative du lieutenant François, désireux d'apporter une plus grande cohésion à ses troupes par l'exaltation du combat de leurs glorieux aînés et fêter la Légion d'Honneur du *1^{er} Régiment Étranger*.

C'est le général **Rollet** qui va faire de cette commémoration une des plus grandes traditions de la Légion.

Pour le centenaire de la création du corps qu'il commande, il choisit le 30 avril 1931 et non le 10 mars.



Une vision grandiose de la commémoration du centenaire par Pierre Bénigni. Avec le général Rollet (couvert de décorations),



SE SOUVENIR POUR EXISTER,
EXISTER POUR SE SOUVENIR

La main de bois du capitaine Danjou, conservée à la maison mère de la Légion étrangère, à Aubagne.



Camerone 2013



A cette occasion la main de bois du Capitaine **Danjou**, le chef de la **Légion à Camerone**, est sortie du musée. A partir de 1936, elle est présentée au public et le récit du combat est lu à haute voix. Cet article en est une version enrichie.

Le Second Empire à la recherche du prestige du Premier Empire

Le rétablissement de l'Empire, le 2 décembre 1852, s'accompagne d'un contrôle très strict des libertés publiques. La presse et les oppositions politiques sont complètement muselées. **Napoléon III** tente très vite de rétablir le prestige de la France dans le monde, tant pour asseoir la légitimité de son régime que pour répondre à la nostalgie, toujours vivace en France, des jours glorieux du premier Empire.

Il se pose en défenseur des catholiques. Sa première intervention consiste à rendre Rome au pape après sa prise par les nationalistes italiens (1849). Son souci de préserver les intérêts des catholiques à Jérusalem le pousse à entrer en conflit avec la Russie, protectrice des orthodoxes.

L'alliance avec l'Angleterre débouche sur une action offensive avec la campagne de Crimée. Théâtre d'opération principal, celle-ci va donner son nom au conflit. Le siège de Sébastopol (28 septembre 1854 - 8 septembre 1855) va décider de l'issue de la guerre. Le traité de Paris (28 février - 30 mars 1856) met un frein provisoire aux ambitions russes dans les Balkans.

Napoléon III s'engage alors activement aux côtés des nationalistes italiens emmenés par le royaume de Piémont-Sardaigne. Lors de la campagne d'Italie (1859), qui rappelle celles du premier Empire, la France remporte les victoires de Magenta et Solferino. Néanmoins, horrifié par les pertes françaises, **Napoléon III** décide de ne pas poursuivre son avantage. Par le traité de Zurich, la majeure partie de la Lombardie va au Piémont mais Venise reste sous domination autrichienne. En contrepartie le Piémont doit céder la Savoie et Nice à la France après un plébiscite (24 mars 1860). L'unité italienne va se faire autour de **Victor Emmanuel II**, proclamé roi d'Italie le 17 mars 1861.

Sur le plan intérieur, le régime prend un tournant libéral à partir de 1860. L'opposition politique en profite pour se renforcer malgré la réussite indéniable du régime dans le domaine économique, avec un soutien efficace aux industriels et aux banquiers. Napoléon III et surtout son entourage cherchent donc une nouvelle aventure extérieure, propre à affermir un pouvoir vacillant.



L'Empereur Napoléon III



Charlotte, Impératrice du Mexique



Les souverains mexicains



MAXIMILIEN Ier

Cette période de troubles ayant épuisé les finances du pays, **Juarez** décide de confisquer les biens de l'Eglise et de suspendre le paiement de la dette extérieure, les principales puissances créancières envoient alors un corps expéditionnaire au Mexique pour faire valoir leurs droits.

700 *royal marines* britanniques, 6.000 Espagnols et 2.500 Français débarquent à Vera Cruz où ils sont aussitôt atteints par la fièvre jaune. Le commandant espagnol, le général Don Juan Prim, négocie leur installation sur des hauteurs plus salubres. Mais cette convention de Soledad légitime le gouvernement de Juarez.

Les troupes débarquées ne sont alors plus des forces de police mais potentiellement des forces d'invasion.



La vitrine consacrée à la campagne du Mexique du musée de l'Empéri de Salon-de-Provence.
(photo Empéri Multimédia)

Les opérations militaires.

Le général de **Lorencez** prend le commandement et reçoit l'ordre de marcher sur la deuxième ville du pays, Puebla, dont la prise ouvrirait les portes de Mexico. Son armée ne compte guère que 6.000 hommes valides, appuyés par quelques batteries d'artillerie.

Le 28 avril, les Français forcent le passage des monts Cumbres, à Acultzingo contre une force sensiblement égale.

Acultzingo, théâtre du combat des Cumbres où le 99^e de ligne défait l'ennemi.
Le Monde Illustré

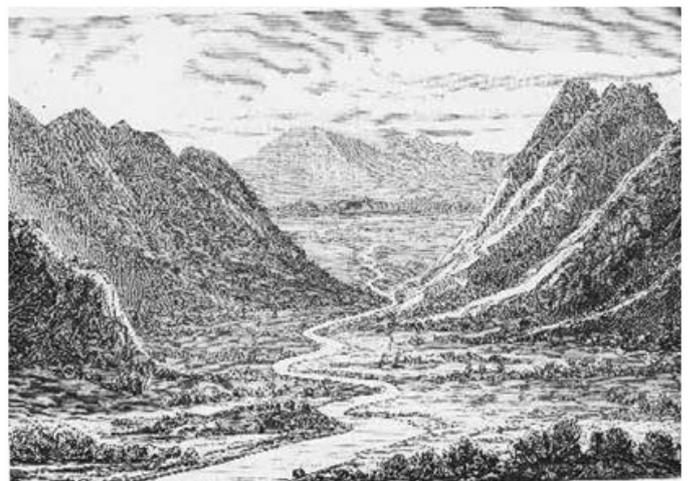
Le 5 mai, ils se lancent à l'assaut de Puebla, défendue par des forces deux supérieures en nombre (12.000 hommes). Les murs puissants de la ville rendent la préparation d'artillerie française inefficace. Les assaillants subissent de lourdes pertes et la cavalerie mexicaine lance une contre-attaque de flanc. Les Français doivent retraiter vers Vera Cruz et ne doivent leur salut qu'à un déluge soudain.

Cet échec provoque un grand émoi en France. Pour laver cet affront un nouveau corps expéditionnaire de 30.000 hommes est dépêché au Mexique sous le commandement du général **Elie Frédéric Forey**.

Lors des négociations qui s'ouvrent sur le règlement de la dette, la France réclame des indemnités volontairement exorbitantes. En effet, **Napoléon III** veut profiter de la guerre civile aux Etats-Unis pour mettre en place un empire catholique au Mexique. 4.000 hommes supplémentaires arrivent sous le commandement du général de **Lorencez**.

Il emmène avec lui un dissident mexicain réfugié auprès de la cour impériale à Paris. Celui-ci réclame le retour de l'ancien gouvernement. Cette provocation se double d'un déplacement inopiné des troupes françaises vers les hauteurs. La réunion d'Orizaba du 9 avril 1862 se solde par un échec.

Les troupes anglaises et espagnoles rembarquent aussitôt. Le lendemain, le commandement français déclare les hostilités ouvertes, officiellement en raison des déprédations causées par les troupes juaristes.



L'expédition du Mexique — (1861-1867)



Benito Juárez.

Le contexte politique et diplomatique.

De 1857 à 1860, le Mexique connaît une guerre civile qui oppose le parti conservateur de **Félix Zuloaga** au parti libéral de **Benito Juárez**.

Le premier installe son gouvernement à Mexico, le second à Vera Cruz. Après sa reconnaissance par les États-Unis (6 avril 1859) et sa victoire de Calpulalpam, Juárez contrôle l'intégralité du pays (22 décembre 1860).



Félix Zuloaga

L'intervention française au Mexique ou l'expédition du... est une expédition militaire française qui eut lieu de 1861 à 1867 et avait pour objectif de mettre en place au Mexique un régime favorable aux intérêts français.

À l'origine de cette initiative se trouvent des conservateurs mexicains en Europe qui souhaitaient installer au Mexique un souverain européen catholique et conservateur.

José-Manuel Hidalgo y Esnaurrizar, l'un d'entre eux, fit la connaissance de l'impératrice **Eugénie** et réussit à l'intéresser à sa cause.

Napoléon III qui avait déjà son idée chercha et trouva, après avoir essuyé le refus d'autres princes, l'archiduc **Maximilien de Habsbourg** qui venait de refuser d'être roi de Grèce. **Maximilien** hésita, mais, encouragé par sa femme **Charlotte**, fille du roi des Belges **Léopold Ier**, il finit par accepter de devenir empereur du Mexique.

Après l'indépendance les revenus du gouvernement mexicain diminuèrent et ses dépenses augmentèrent. Le déficit fut couvert par des emprunts sur le marché financier de Londres. Après la publication de décrets en 1827 et 1829 ayant pour but l'expulsion de la plupart des Espagnols, expulsions qui provoquèrent une évasion de capitaux et une baisse de la production tant industrielle qu'agricole, malgré les tentatives du gouvernement centraliste entre 1830 et 1832 du conservateur **Anastasio Bustamante** et de son ministre **Lucas Alamán** de réorganiser les finances publiques, 90 % du budget de la nation se destinaient à l'entretien de l'armée.

Les raisons de l'intervention

Les rivalités politiques divisaient les classes dirigeantes. De plus, depuis l'indépendance, le Mexique était en proie à une instabilité qui usait financièrement le pays. L'opportunité était belle pour un pays puissant comme la France d'y installer un régime à sa solde et d'en récolter les fruits.

La solution, selon Napoléon III, était de mettre fin au désordre politique régnant et d'y instaurer un Empire. Une fois l'ordre rétabli, le progrès serait au rendez-vous et le Mexique deviendrait le premier pays industrialisé d'Amérique latine. Devenu terre d'élection, il attirerait des milliers de colons et verrait l'urbanisation s'intensifier. Des milliers d'Italiens, d'Irlandais, de Grecs, de ressortissants de tous les pays en difficulté viendraient y résider et concurrencer les États-Unis comme choix de destination des migrants. De plus, en choisissant un prince autrichien, l'Empereur compensait diplomatiquement son engagement récent en Italie.

Ce plan, qui pouvait contrebalancer en Amérique la puissance des États-Unis en créant un Empire catholique allié à la France, fut notamment soutenu par Eugène Rouher, lequel en parlait comme de « la plus grande pensée du règne », sans cependant avoir consulté les Mexicains, pourtant les premiers intéressés.

Les conditions géopolitiques étaient excellentes en 1861 : les dettes du Mexique et l'attitude du gouvernement libéral de Juárez qui entamait son deuxième mandat (du 15 juillet 1861 au 19 juin 1867) fournissaient des prétextes tout trouvés pour une intervention française « légitime ». En outre, l'intervention américaine était exclue, la guerre de Sécession battant alors son plein.

Les grandes étapes de la campagne du Mexique (de 1861 à 1867) - Les débuts de l'expédition (1861-1863)

Année 1860 : initiative diplomatique commune des « puissances maritimes » (Angleterre, France, Espagne) pour contraindre le Mexique à payer ses dettes.

1861

17 juillet 1861 : le président mexicain Benito Juarez fait voter une loi qui suspend tous les accords financiers conclus avec les Européens.

Septembre : Juan Manuel Hidalgo est officieusement chargé par Napoléon III d'entrer en discussion avec l'archiduc Maximilien d'Autriche.

Octobre : entrevue entre **Gutierrez de Estrada** et **Napoléon III**.

31 octobre : convention établissant le cadre légal de l'intervention européenne au Mexique.

Décembre 1861 / janvier 1862 : débarquement des contingents alliés à la Vera-Cruz.

1862

19 février : convention de la Soledad.

10 mars : arrivée du général de **Lorencez** avec 4 500 hommes de renfort.

9 avril : rupture de la Convention interalliée du 31 octobre.

20 avril : le général de **Lorencez** déclare la guerre, non à la « nation mexicaine », mais à « un gouvernement inique, qui a commis contre les résidents français des outrages inouïs ».

25 septembre : arrivée du général **Forey**, nouveau commandant en chef, avec 23 000 hommes de renfort.

1863

16 mars 1863 : début du siège de Puebla.

17 mai : prise de Puebla.

10 juin : entrée dans Mexico.

10 juillet : proclamation de l'empire du Mexique.

La fin de l'expédition (1863-1867)

1er octobre 1863 : **Achille Bazaine** devient commandant en chef.

1864

12 mars : accord, à Paris, entre **Napoléon III** et **Maximilien**.

10 avril : Maximilien accepte la couronne et ratifie la Convention de Miramar.

12 juin : arrivée de Maximilien et de Charlotte à Mexico.

1865

9 avril : fin de la guerre de Sécession avec la victoire du Nord.

Décembre : les États-Unis se font représenter par un ambassadeur auprès du gouvernement de **Benito Juarez**.

1866

15 janvier : lettre de **Napoléon III** à **Maximilien** annonçant son changement de politique.

Février : pression diplomatique américaine sur **Napoléon III**.

11, 13 et 19 août : entrevues dramatiques, à Paris, entre **Napoléon III** et l'impératrice **Charlotte**.

21 août : **lettre de Napoléon III à Maximilien** : « Il m'est désormais impossible de donner au Mexique un écu ou un homme de plus ».

28 novembre : **Maximilien** décide de ne pas abdiquer et de demeurer au Mexique.

1867

5 février : les troupes françaises présentes à Mexico évacuent la capitale en direction de la Vera-Cruz. « Enfin libre ! » s'exclame **Maximilien**.

19 février : **Maximilien** s'enferme avec ce qui lui reste de troupes dans Queretaro.

15 mai : Reddition (pré-négociée en secret) de **Maximilien** au général **Escobedo**.

14 juin : condamnation à mort de **Maximilien**.

19 juin : **Maximilien** est fusillé aux côtés des généraux **Miramon** et **Mejia**.

1868

18 janvier : la dépouille de **Maximilien** est déposée dans la crypte de l'église des Capucins, à Vienne, où reposent les **Habsbourg**.



«L'exécution de Maximilien au Mexique»

Les redoutables « Terres Chaudes » du Mexique.

Avec son képi coiffé de blanc, ses épaulettes rouges, son chant grave et lent du fameux « **Boudin** », la *Légion* a gardé sa réputation légendaire, son halo de mystère et de courage...il était juste de l'évoquer tandis que la *Légion* garde la nostalgie de la terre d'Afrique sur laquelle elle s'est couverte de gloire comme en Crimée, en Italie, au Mexique, en Indochine, en France.

Entre une côte bordée de dangereux récifs de corail où grouillent les alligators et, cent kilomètres plus loin, les premiers gradins des montagnes qui s'élèvent vers l'intérieur des terres, à des altitudes très supérieures à celles des Alpes, s'étend une plaine brûlée.

La végétation tropicale s'y déploie dans toute son exubérance. Dans l'inextricable forêt vierge, serpents et chats-tigres pullulent. Les plus éclatantes fleurs du monde y croissent à l'état sauvage. Des papillons de pourpre, d'or et d'azur, des bandes de perroquets aussi nombreux que les moineaux de chez nous, des essaims d'oiseaux-mouches brillant dans le soleil comme des pierres précieuses déploient un chatoyant feu d'artifice autour des orangers et des citronniers. C'est la terre d'élection du coton, de la vanille, des lianes à caoutchouc, de la canne à sucre.

Pourquoi cette terre riche est-elle encore inhabitée ? C'est que cette parure somptueuse cache une région meurtrière. Sous une chaleur constante et lourde, les marécages exhalent des nuages de vapeurs malsaines, d'effroyables orages entretiennent une moiteur étouffante, le typhus et les fièvres y font de terribles ravages, surtout chez les Européens.

Tel était, en 1862, l'aspect de ces redoutables « Terres Chaudes » du Mexique, que le corps expéditionnaire envoyé par **Napoléon III**... pour défendre le trône de l'Empereur **Maximilien**, ayant débarqué à Vera Cruz, dut traverser avant d'escalader les montagnes et de marcher sur la capitale Mexico.

Ces quelques régiments, chargés de soumettre un lointain et sauvage pays, quatre fois plus grand que la France, ont déjà fait du chemin, en avril 1863, quand commence notre histoire. Ils assiègent Puebla, à deux ou trois étapes de Mexico et ils attendent impatiemment un immense convoi qui doit leur apporter plusieurs millions en or, toutes sortes de provisions de guerre et, surtout les canons lourds absolument nécessaires pour détruire les remparts de la ville, énergiquement défendue.

La colonne, formée à Vera Cruz, devra d'abord traverser les « **Terres Chaudes** » par l'unique route qui mène à Puebla. Peut-on l'appeler une route, cette « ligne que l'on suit par habitude », défoncée par les ornières profondes des charrois séculaires, coupée de ravins et de précipices, se perdant dans les gués et parfois effacée par les pluies torrentielles, comme un trait de crayon d'un seul coup de gomme.

Il ne reste plus alors que d'en frayer une autre, au hasard. Tout cela n'aurait d'autre inconvénient que de provoquer des retards.

Mais il y a pire. Les « **Terres Chaudes** » sont infestées de volontaires mexicains, les « Guérilleros », qui vivent en sécurité dans les forêts profondes où nous sommes trop faibles pour les traquer, en sortent soudain pour harceler et détruire nos lentes processions de chariots et de mulets que des tourbillons de poussière trahissent à des kilomètres à la ronde, disparaissent en un clin d'œil, leur coup fait, au galop de leurs petits chevaux hirsutes.

De rudes adversaires, ces Mexicains, patriotes ardents, braves jusqu'à la témérité, chevaleresques aussi, nous le verrons.



Le corps expéditionnaire périrait, perdu dans le cœur des hautes montagnes de ce continent hostile, si le ravitaillement n'arrivait pas. La garde de notre ligne de communication, à travers les « **Terres Chaudes** », est donc une importance capitale et il ne faut pas s'étonner que l'on ait confié cette mission, obscure mais vitale, à une unité d'élite, le *Régiment étranger*, ancêtre de la *Légion étrangère*.

Il ne devait pas être là. Il n'était pas prévu dans la constitution du Corps expéditionnaire. Mais ses officiers subalternes ont eu l'audace d'envoyer à l'Empereur une pétition revendiquant l'honneur de courir la belle et glorieuse aventure mexicaine.

Une telle démarche est contraire au règlement et même à la discipline, mais l'intention était si belle qu'elle excusait tout et le souverain, ému, l'a favorablement accueillie. Tandis que l'artillerie et la colonne de ravitaillement sortent de Vera Cruz, tous les postes disséminés le long de la ligne de communication s'agitent et bourdonnent comme des ruches. Il faut absolument que les canons arrivent devant Puebla.

Il faut donc se renseigner sur les guérilleros qui sont certainement aux aguets, les tromper, les attirer ailleurs, les retarder, les battre s'ils attaquent. Entre autres mesures, le poste de Chiquihuite... enverra une compagnie au-devant du grand convoi, jusqu'à Palo Verde, qui est à 24 kilomètres à l'est.

C'est à la 3^e compagnie du 1^{er} bataillon de *Régiment étranger* qu'échoit cette mission.



Ses officiers sont indisponibles pour diverses raisons. Elle sera commandée par la Capitaine adjudant major **Danjou**, un brave qui a perdu la main gauche dans une mission topographique en Crimée, mais n'a cessé de servir que le temps de se faire ajuster une main de bois articulée... (A Sidi-Bel-Abbès, en Algérie, dans la salle d'honneur du 1^{er} Etranger, se trouvait sur un socle sur lequel reposait la main articulée du capitaine **Danjou**)....

Un magnifique soldat au port altier, le teint bronzé par tous les soleils d'Afrique, d'Asie et d'Amérique, des yeux au regard clair et fier sous un front haut et droit, un menton volontaire dont la saillie est accusée par une courte « impériale », à la mode du temps.

Un chef expérimenté et intelligent, un entraîneur d'hommes que ses soldats suivraient jusqu'en enfer.

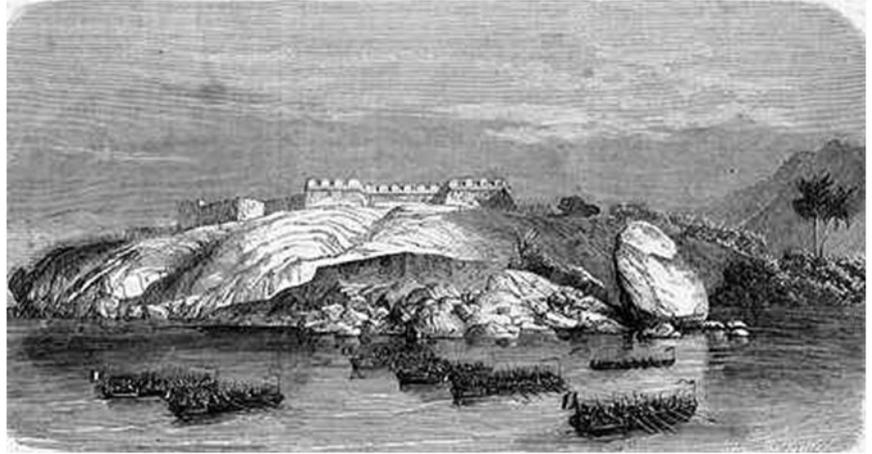
Deux autres officiers, l'accompagnent : les sous-lieutenants **Vilain**, payeur et **Maudet**, porte drapeau du régiment, et 62 hommes de troupe, y compris les sous-officiers qui sont presque tous Français.

C'est très peu pour assurer, dans un tel pays, la sécurité d'un tronçon de route de 24 kilomètres. Mais le plus beau régiment du monde ne peut donner que ce qu'il a.

Le Capitaine **Danjou** quitte Chiquihuite à 1 heure du matin. Il s'arrête à peine au poste de Paso del Macho (le pas de la Mule) où il refuse une section de renfort que son camarade, le Capitaine **Saussier**, lui offre.

Qu'importe, en effet, que l'on soit soixante ou quatre-vingts, quand il faudrait être mille.

Les détachements de la Pallas et de la Cornélie
attaquant la batterie rouge à Acapulco.
D'après le croquis d'un aspirant de marine.
L'Illustration, Journal Universel



Attaque de la batterie des cocotiers par les déta-
chements du Diamant et de la Galathée.
D'après un croquis du correspondant spécial de
L'Illustration, Journal Universel.

Le 19 mars 1863, le siège de Puebla commence. La garnison de la ville comporte désormais 15.000 hommes et les fortifications ont été renforcées. Le siège est marqué par des combats de rue acharnés.

Le lieutenant Galland au siège de Puebla.
Glyptographie par Marius Roy en 1889



Camerone, les circonstances

Les deux bataillons de la *Légion étrangère* ont débarqué à Vera Cruz le 28 mars 1863. Deux jours plus tard ils sont affectés à la sécurité de la route vers Puebla, vitale pour le ravitaillement du corps expéditionnaire français en train d'assiéger la ville. En effet, les convois sont régulièrement accroché par les forces juaristes locales.



Détachement du régiment étranger.
Dessin exécuté au Mexique par le colonel Lahalle.

Le 29 avril, le Colonel **Jeanningros** est informé qu'un important convoi s'apprête à partir pour Puebla avec l'artillerie de siège nécessaire à la réduction de la place et des fonds importants.

Comme toujours bien informé, l'ennemi décide de monter une embuscade de grande ampleur.

Le colonel Jeanningros, commandant le Régiment étranger au Mexique.
Il finira la campagne général.



Le siège du Puebla Le petit illustré

Le 1er bataillon de la *Légion Étrangère*, installé à Chiquihuite affecte deux Compagnies, fort diminuées, à l'escorte du convoi. Informé d'une probable embuscade sérieuse, le Colonel **Jeanningros** décide d'envoyer une Compagnie à la rencontre du convoi. La mission échoit à la Compagnie de service, la 3e, mais son encadrement est décimé par la maladie la fièvre jaune (vomito negro). Le Capitaine **Danjou** et deux autres officiers se portent immédiatement volontaires pour les suppléer.



Camerone, les protagonistes

Officiers (3)

Le capitaine **Jean Danjou** est l'adjoint du chef de bataillon.

Agé de 35 ans, ce vétéran des campagnes de Crimée et d'Italie est titulaire de la Légion d'honneur, reçue lors de la campagne de Crimée. Il a perdu sa main droite en Algérie, à la suite de l'explosion de son fusil lors d'une expédition topographique en Algérie.



Il se sert de sa main de bois comme d'une vraie.



Le capitaine Jean Danjou
Né le 15 Avril 1828
À Chalabre en France.
Tué au combat.



Sorti du rang, le sous-lieutenant **Clément Maudet** n'est officier que depuis trois mois. Son engagement à la Légion suit les journées révolutionnaires de 1848.

A 34 ans, c'est l'officier le plus décoré du bataillon et donc son porte-drapeau. Il a notamment gagné la Médaille militaire en Crimée.

Le sous Lieutenant Clément Maudet
Né le 8 Aout 1929
Saint-Mars-d'Outillé en France
Mortellement touché.



Le sous-lieutenant **Jean Vilain** s'est engagé dans la Légion à 18 ans.



Officier depuis seulement 4 mois, il est aussi titulaire, à 27 ans, de la Légion d'honneur, gagnée à Magenta.

Il est officier payeur à titre provisoire du bataillon.

Le sous Lieutenant Jean Vilain
Né le 3 Aout 1936
Poitiers en France
Tué au combat.





Légionnaires ayant participé au combat de Camerone

Sous-officiers (5)

sergent-major	TONNEL Henri	15/04/1831	Soissons (France)	tué
sergent	MORZYCKI Vicente	05/01/1840	Clayette (France)	tué
sergent	GERMEYS Jean	11/03/1832	Saint-Trond (Belgique)	mortellement blessé
sergent	SCHAEFFNER Charles	26/10/1831	Berne (Suisse)	blessé
sergent	PALMAERT Alfred	03/06/1842	Anvers(Belgique)	blessé

caporaux (6)

caporal	MAINE Louis	04/09/1830	Mussidan (France)	blessé
caporal	DEL CARETTO Adolphe	16/12/1835	Oran ((France-Maroc)	mortellement blessé
caporal	FAVAS Ame	20/09/1837	Genève (Suisse)	tué
caporal	BERG Evariste	13/01/1834	Saint-Benoît (Réunion) (France)	blessé
caporal	MAGNIN Charles	04/03/1843	Gérics (France)	blessé
caporal	PINZINGER André	17/04/1831	Landau (Allemagne)	

Tambour (1)

tambour	LAI Casimir	27/11/1839	Cagliari (Italie)	
---------	--------------------	------------	-------------------	--

Légionnaires

légionnaire	BASS Jean	26/12/1842	Mouscron (France)	tué
légionnaire	BERNARDO Aloyse	20/05/1830	Willaricho(Espagne)	tué
légionnaire	BERTOLLO Gustave	23/12/1839	Toulon(France)	tué
légionnaire	BILLOD Claude	10/11/1832	Dijon (France)	mortellement blessé
légionnaire	BOGUCKI Antoine	11/06/1833	Posen	tué
légionnaire	BRUGISER Nicolas	1833	Oberlandbrofer (Allemagne)	tué
légionnaire	BRUNSWICK Félix	24/09/1832	Bruxelles (Belgique)	
légionnaire	CATEAU Victor	07/04/1837	Comines(France)	tué
légionnaire	CATENHUSEN Georges	23/06/1837	Lavenurg	tué
légionnaire	CONRAD Pierre	17/09/1839	Alsbarch (France)	
légionnaire	CONSTANTIN Laurent	06/07/1826	Bruxelles (Belgique)	
légionnaire	DAEL Constant	20/12/1842]	Bruxelles (Belgique)	mortellement blessé
légionnaire	DAGLINCKS François	31/10/1834	Anvers (Belgique)	tué
légionnaire	DE VRIESS Hartog	13/03/1838	Amsterdam (Pays-Bas)	tué
légionnaire	DICKEN Pierre	29/05/1842	Erkumer	tué
légionnaire	DUBOIS Charles	11/04/1843	Le Locle (France)	tué

légionnaire	FRIEDRICH Frédéric	04/05/1832	Langenbieelan	tué
légionnaire	FRITZ Frédéric	22/11/1822	Kemm	tué
légionnaire	FURBASZ Georges	24/02/1842	Dingling	tué
légionnaire	GAERTNER Aloïse	17/11/1839	Bulach	blessé
légionnaire	GORSKI Léon	01/03/1844	Nîmes (France)	blessé
légionnaire	GROUX Louis	21/07/1840	Payerne	tué
légionnaire	HILLER	???	???	blessé
légionnaire	HIPP Emile	18/05/1838	Paris (France)	tué
légionnaire	JEANNIN Adolphe	23/01/1836	Genève (Suisse)	blessé
légionnaire	KONRAD Ulrich	???	Bavière	tué
légionnaire	KUWASSEG Hippolyte	22/07/1843	Villeneuve-Saint-Georges (France)	
légionnaire	KURZ Jean	02/03/1844	Kallenberg	mortellement blessé
légionnaire	LANGMEIER Félix	16/03/1842	Buchs	tué
légionnaire	LEMMER Frédéric	03/03/1836	Hesselbach	tué
légionnaire	LEONARD Baptiste	19/03/1834	Liège (Belgique)	mortellement blessé
légionnaire	LERNOULD Louis	06/05/1845	Francfort (Allemagne)	tué
légionnaire	MERLET Edouard	04/04/1836	Messkirch (Allemagne)	blessé
légionnaire	RERBERS Joseph	15/12/1837	Odenkirchen (Allemagne)	tué
légionnaire	ROHR Louis	01/10/1832	Niedereverbach	mortellement blessé
légionnaire	SCHIFFER Hermann	19/10/1839	Cannstatt (Stuttgart-Bad Cannstatt) (Allemagne)	blessé
légionnaire	SCHREIBLICH Joseph	25/08/1843	Gruben	blessé
légionnaire	SEFFRIN Jean	22/12/1838	Niersinten	blessé
légionnaire	SEILER Daniel	27/12/1837	Lensbourg	tué
légionnaire	SERGERS Joseph	???	???	blessé
légionnaire	STOLLER Louis	24/09/1834	Bruxelles (Belgique)	tué
légionnaire	TIMMERMANS Jean-Louis	02/08/1845		mortellement blessé
légionnaire	VAN DEL BULKE Pharaon	21/12/1845	Lille (France)	blessé
légionnaire	VAN DER MEERSCHE Jacques	31/12/1832	Alost	tué
légionnaire	VAN OPSTAL Luitpog	???	???	
légionnaire	VANDESVEL Henry	17/05/1832	Hasselt	tué
légionnaire	VERJUS Jean-Baptiste	12/02/1839	Paris (France)	blessé
légionnaire	WENSEL Geoffroy	04/11/1822	Nettrich	blessé
légionnaire	WITTGENS Karl	???	???	tué
légionnaire	ZEY Nicolas	17/02/1842	Beuren	



Le fusil d'infanterie modèle 1857 qui équipe la 3^e compagnie

La 3^e Compagnie ne compte que 62 hommes pour un effectif théorique d'environ cent-dix. Tous les hommes sont équipés du fusil à piston modèle 1857, équipé d'une baïonnette coudée. Il se charge par la bouche. Le tube est rayé et la cartouche cylindrique de calibre 17mm.



Le Colonel Milan

Le gouverneur civil et militaire de l'Etat de Vera Cruz est le colonel **Francesco de Paula Milan**, il a 41 ans.

Il reçoit pour mission d'attaquer et de détruire le convoi français. Il dispose pour cela de trois bataillons d'infanterie d'environ 400 hommes chacun : *Vera Cruz, Cordoba, Jalapa*..

Ils sont très bien équipés avec armes américains de modèles variés : fusils Halls et Springfiels à piston, Sharps se chargeant par la culasse ; revolvers Paterson, Colt, Starr ou Remington. Sa cavalerie est forte de plus 500 réguliers renforcés par 300 irréguliers.

Les cavaliers sont dotés de sabres, de carabines et pour certains de longues lances.

Ils sont protégés par d'épais vêtements de cuirs avec notamment une veste qu'ils enfilent au moment de livrer combat.

Les premiers affrontements

Les ordres du capitaine **Danjou** sont de pousser jusqu'à Palo Verde (35 km) puis de revenir.

Il ne s'agit donc pas d'attendre le convoi en provenance de Vera Cruz mais de repérer, voire de disperser, les éventuels guérilleros.

Les opérations menées les jours derniers par les cavaliers de la contre-guérilla du colonel **Dupin** font état d'une absence presque complète d'activité chez l'ennemi.

La 3^e compagnie se rassemble vers minuit et demi à Chiquihuite. A deux heures et demi, elle fait halte une demi-heure à Paso del Macho, tenu par la compagnie du capitaine **Saussier**.

Celui lui propose le renfort d'une section que **Danjou** refuse avant de reprendre sa route.

Vers cinq heures le jour se lève. A sept heures, après avoir traversé le village désert de **Camerone de Tejada** (55 km à l'ouest de Veracruz),

Palo Verde est atteint puis dépassé. Repérés par quelques cavaliers juaristes dès leur arrivée à Paso del Macho, les légionnaires ont continué à progresser.

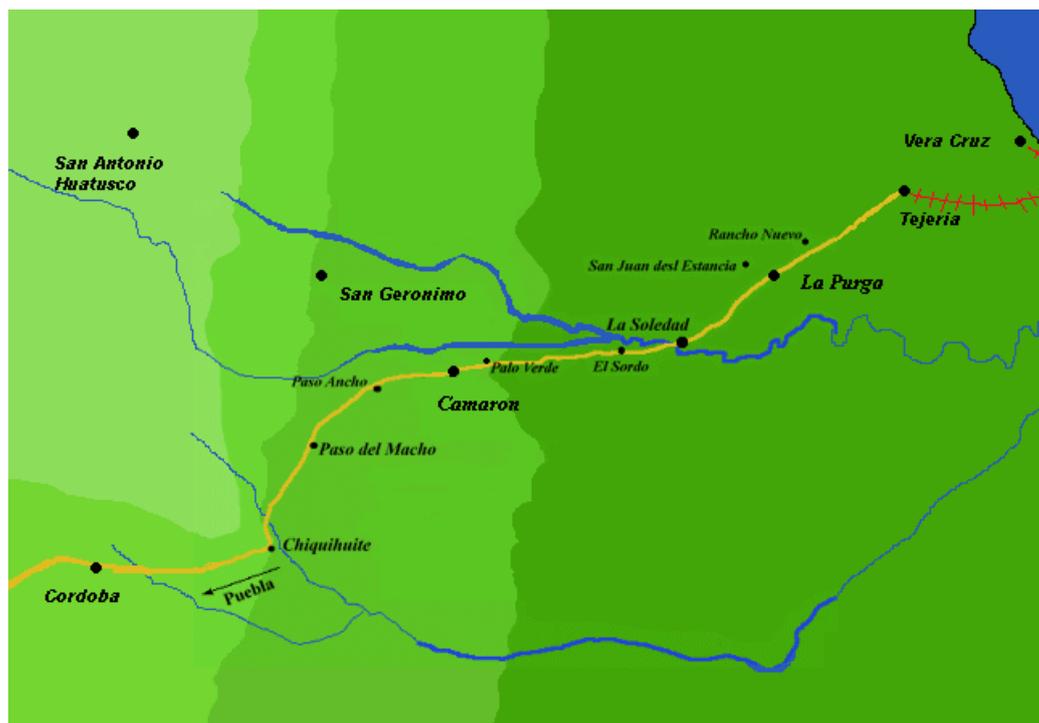
Puis ils regagnent Palo Verde où ils font une pause au bord de la rivière pour se restaurer.



Le convoi pour Puebla



Légionnaire Belge



Le colonel Jeanningros reçut rapidement ses ordres : assurer la voie de communication allant de La Tejeria à Chiquihuite.

Les officiers, **Jeanningros** y compris, étaient déçus de la mission qu'on leur confiait. Ces derniers se voyaient déjà à Puebla, prêtant main-forte aux troupes du général **Forey**. La déception était d'autant plus grande que la ville de Puebla, située sur le plateau de l'Anahuac (haut de 2000 mètres), était à l'abri des ravages causés par le *vomito negro*, car localisée dans les *Tierras templadas* (ou terres tempérées.). Au contrario, les légionnaires devaient opérer en plein dans les *Tierras calientes*, les terres chaudes.

Le Mexique est un pays situé en zone tropicale. Cependant, le pays étant très nivelé, le climat change selon l'altitude du terrain. Les terres ayant une altitude comprise entre 0 et 700 mètres étaient appelées *Tierras calientes*. Cette zone est humide, la température y est constamment élevée. Les marécages, alimentés par les pluies torrentielles, amènent quantité de miasmes, qui eux même apportent les pires maladies. Ce territoire, dont la surveillance avait été confiée au Régiment étranger, est insalubre pour les Européens. Au delà viennent les terres ayant une altitude comprise entre 700 et 1 600 mètres ; les *Tierras templadas*. Le climat est sain et la température reste toujours comprise entre 20 et 25 degrés. Viennent ensuite les *Tierras frias*, les terres froides, d'une altitude comprise entre 1 600 et 3 200 mètres. Enfin, les terres gelées sont situées à plus de 3 200 mètres du niveau de la mer.

Les légionnaires se divisèrent pour occuper les points importants de la route ; Vera Cruz, La Soledad, Paso del Macho, Chiquihuite. Mais à Puebla, l'armée de **Forey** était encore tenue en échec par les rebelles mexicains. Ce n'est que le 29 avril que le colonel **Jeanningros** apprit qu'un important convoi de munitions à destination de Puebla était parti de La Soledad le 14 avril. Ce convoi, composé de 60 voitures et de 50 Mulets, était à 50 kilomètres de Chiquihuite. Comme nous l'avons vu, il transportait des pièces de sièges, des munitions, des vivres, ainsi que quatre millions en pièces d'or. Il y avait donc de grandes chances pour qu'il soit attaqué.

Quelle attitude **Jeanningros** devait-il prendre ? Partir de Chiquihuite était impossible, la place étant d'une importance stratégique trop grande. Laisser le convoi sous la protection des deux Compagnies venues l'escorter depuis La Soledad était insuffisant, bien qu'une troisième Compagnie fût disponible à Paso del Macho.

Jeanningros décida d'envoyer une Compagnie en reconnaissance ; c'était au tour de la 3^e Compagnie de marche. Cependant, cette dernière, à cause du climat des tierras calientes, elle ne pouvait aligner que 62 hommes.

De plus, le Capitaine de cette Compagnie, le Capitaine **Cazes**, n'était pas disponible (il commandait le poste de Medellin.). Le seul officier restant de cette Compagnie était le lieutenant **Gans**, qui était malade. Le Capitaine **Danjou** se porta volontaire pour prendre le commandement, accompagné des sous-lieutenants **Clément Maudet** et **Jean Vilain**.

Ce dernier s'installa avec ses hommes près d'un hangar abandonné. Des sentinelles furent placées afin d'éviter toute surprise, les mulets furent déchargés, et le caporal **Magnin**, accompagné d'une escouade, partit remplir les marmites avec l'eau des mares (Palo Verde était souvent habité par des bandits mexicains.). Des hommes se mirent à couper du bois pour le feu, d'autres préparaient le café ou se reposaient.

Moment de repos et de détente, dans une atmosphère de bonne humeur et de camaraderie. Les plaisanteries jaillissent de partout. Les corvées d'eau et de bois s'affaiblissent.

Tout le monde attend avec impatience le frugal repas, bien mérité.

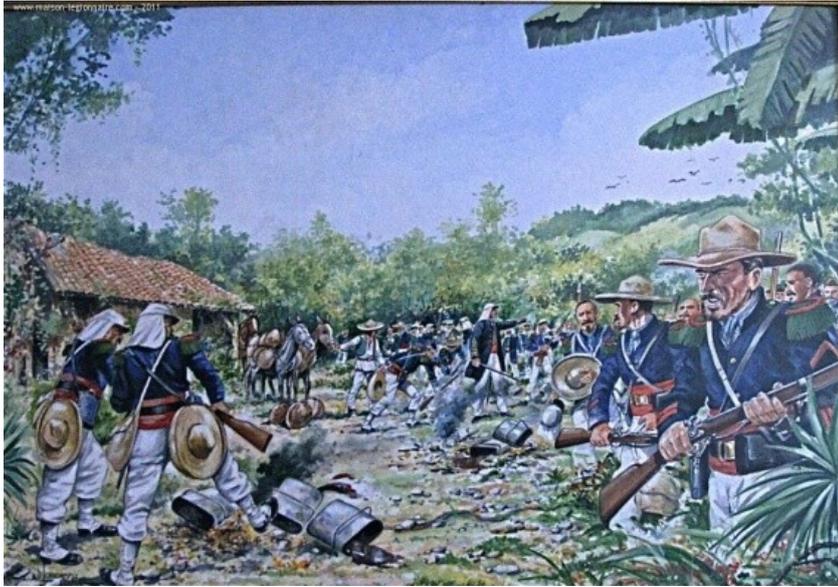


Auxiliaires Antillais et Mexicains

Leur mission n'était pas d'attendre le convoi, mais juste de s'approcher de Palo Verde et de reconnaître le terrain, afin de déceler la présence de rebelles mexicains. La 3^e Compagnie pourrait ensuite retourner à Chiquihuite, tout en continuant à chercher la présence d'éventuels guérilleros. La « 3 » passa par Paso del Macho et Paso Ancho, traversant la mata, sorte de maquis tropical.

Les Légionnaires arrivèrent près du village de **Camaron** aux alentours de cinq heures trente.

Le Régiment était passé par ce lieu lors de la répartition des troupes sur la voie Chiquihuite- Vera Cruz, rien n'avait changé. Le village indien était toujours à l'abandon. Ils arrivèrent à Palo Verde aux alentours de sept heures du matin. Marchant depuis une heure du matin, le Capitaine **Danjou** donna le signal de la halte..



Un cri retentit... « Aux armes ! L'ennemi ! »... On donne avec regret un coup de pied aux marmites qui commencent à bouillir et à répandre un fumet appétissant. On se rééquipe, on rompt les faisceaux. En quelques minutes, la 3^e compagnie est sous les armes, « fin prête »... prête, à tout et attend les ordres de son chef qui a réfléchi.

La colonne dépasse alors le groupe de maisons. C'est à ce moment que les cavaliers du colonel Milan chargent la troupe qui est contrainte de former le carré.

La première salve brise la charge et met en fuite les Mexicains.

Après avoir brisé une seconde charge de cavalerie, le capitaine **Danjou** et ses hommes se réfugient dans l'hacienda, espérant retarder au maximum la tentative de prise du convoi du colonel **Milan**. Malheureusement, au cours du repli, les deux mules qui transportent les vivres et les munitions, effrayées par le bruit, échappent à leur contrôle et s'enfuient.

Une fois dans l'hacienda, les légionnaires s'empressent de barricader l'enceinte du mieux qu'ils le peuvent. Les Mexicains mettent pieds dans les pièces du rez-de-chaussée et interdisent, dès lors, l'accès à l'étage. Le sergent **Morzycki** est sur le toit du bâtiment principal pour observer les mouvements de l'ennemi.

Le capitaine **Danjou** n'est pas devin. Mais son instinct de vieux soldat, qui s'est battu toute sa vie contre les adversaires les plus divers, l'avertit. Sa décision est prise, il s'agit d'empêcher l'ennemi d'attaquer le convoi.

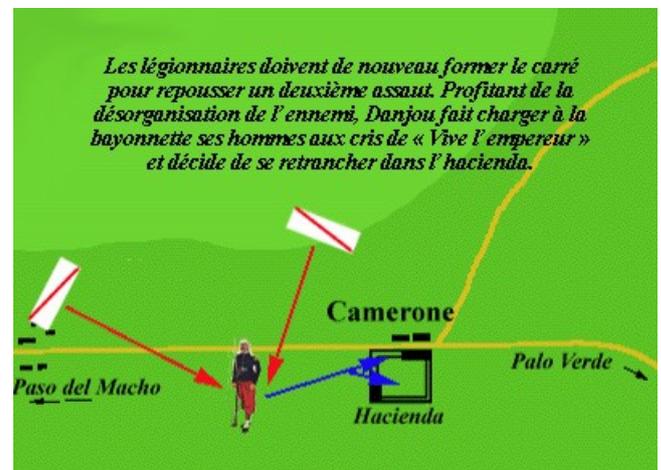
Alors que le café est en train de bouillir, le gros de la cavalerie mexicaine se présente à découvert.

Le capitaine **Danjou** décide un repli immédiat. Son intention première est de se rapprocher de la compagnie de **Sausier**, à Paso del Macho. Un de ses hommes est blessé par un coup de feu en arrivant sur la route. Il adopte alors un dispositif similaire à celui de l'aller : une section de chaque côté de la route, une escouade en arrière-garde à cent mètres, une escouade et les deux mules sur la route avec lui.

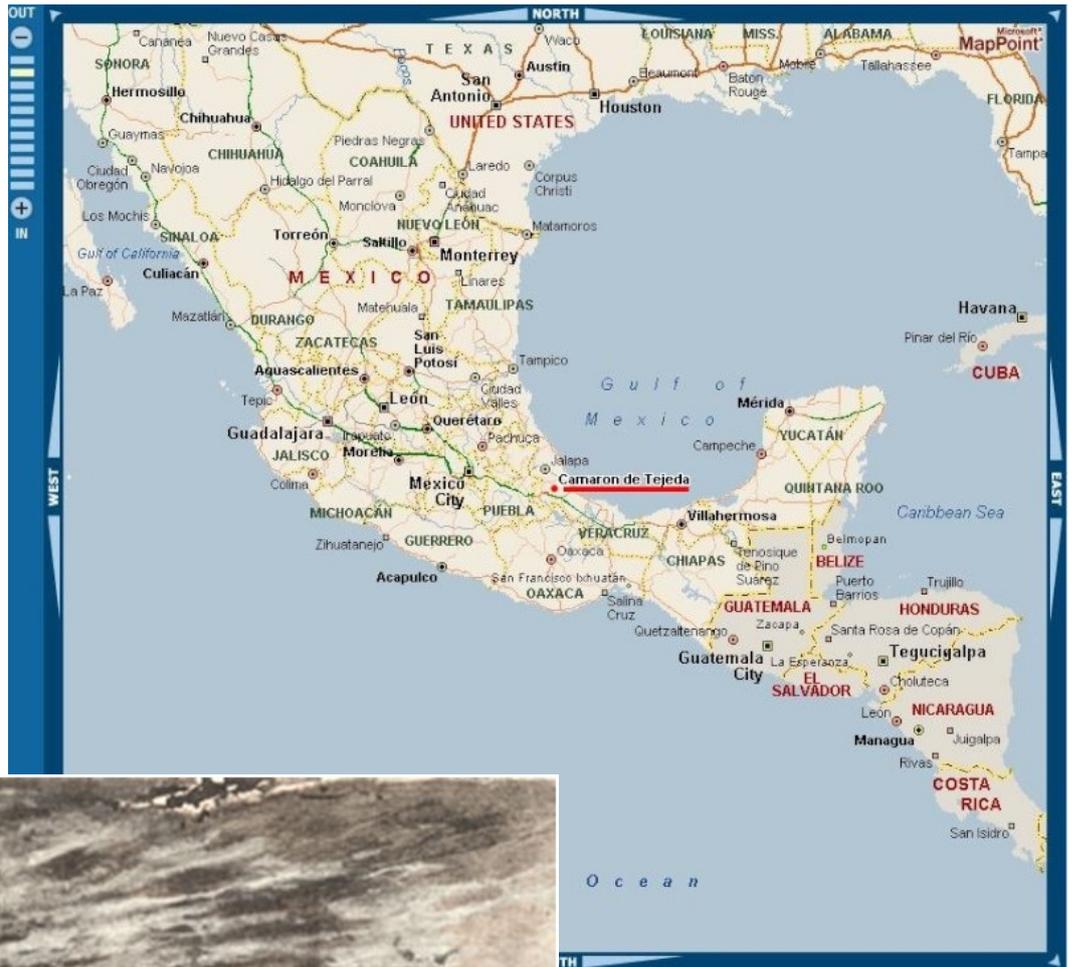
Cette manœuvre inquiète le colonel **Milan** dont le gros des forces est installé à La Joya, au nord de la route. Il décide alors de faire anéantir la petite colonne par sa cavalerie. **Danjou** fait former le carré à ses hommes et attend que les cavaliers soient à quelques dizaines de mètres pour commander le feu.



Hacienda de « Camerone »



Carte du Mexique



Le capitaine Danjou fait jurer à ses hommes de ne pas se rendre.

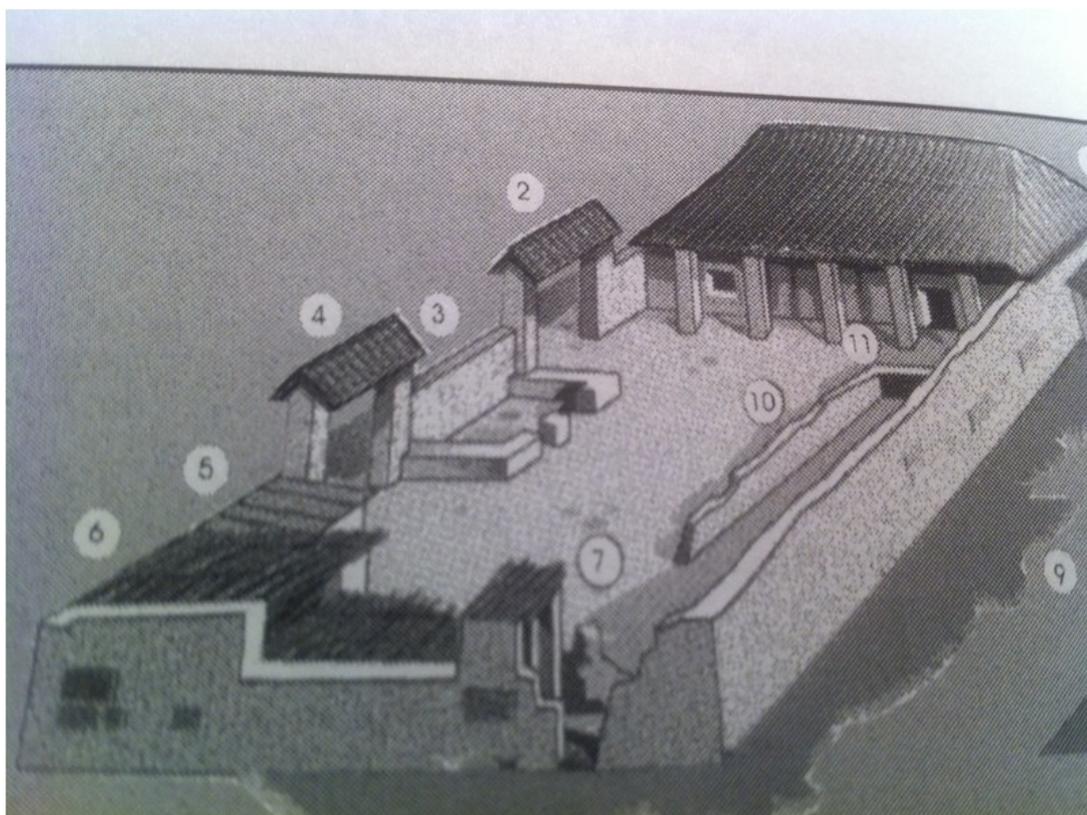
Un sifflement rageur et métallique déchire l'air. Un homme tombe. La première balle de la journée vient d'être tirée, le coup de feu est parti d'une des maisons de Camerone. Mais ils ne peuvent pas être bien loin. On repart, à peine a-t-on fait 300 mètres que les cavaliers ennemis sortent de tous les replis du terrain, des lisières de la forêt, des buissons. Il y en a partout, devant derrière, sur les flancs.

Avec la précision et la promptitude des vieilles troupes, la compagnie forme le carré. L'adversaire s'est déployé en un cercle qui se resserre petit à petit, lentement, inexorablement... « Vous ne tirerez qu'à mon commandement »... ordonne **Danjou** d'une voix calme. Il a rapidement évalué les effectifs ennemis. Il sait qu'il combat à un contre quinze. Mais la partie n'est pas désespérée. Elle sera dure. On en a vu d'autres en Afrique.

Ces mexicains vont-ils se décider à attaquer ? Tout plutôt que cette inaction énervante. Enfin ! ça y est ! Un Officier lève son sabre pousse son cheval au trot, au galop, les autres suivent, la terre tremble, ils ne sont plus qu'à 80 mètres, 60 mètres.....Le capitaine **Danjou** se tait et, par conséquent, personne ne tire. Va-t-il attendre que les étincelles jaillissent du choc des sabres et des baïonnettes ?....Non, mais seulement jusqu'à ce que le plus mauvais tireur de la compagnie fasse sûrement mouche50 mètres....Feu !

Une épouvantable décharge ébranle l'air, suivie du crépitement discontinu du tir à volonté. L'effet en a été foudroyant. Tout ce qui reste de cette masse haute et profonde qui déferlait sur la petite troupe et semblait devoir la broyer, c'est un mince anneau d'hommes inertes et de chevaux couchés, se tordant furieusement dans les affres de la mort. Les autres ont tourné bride et fuient sous le feu qui les poursuit. Ils se reforment, reviennent encore une fois à la charge, vigoureusement, ils sont de nouveau décimés et rejetés.

Entre temps, **Danjou**, qui a gardé l'œil clair et la raison froide des vrais chefs de guerre, réfléchit. Pour retarder un ennemi aussi puissant et l'empêcher d'attaquer le convoi.



l'hacienda de Camerone. C'est un bien misérable abri, mais c'est le seul. Derrière ses murs branlants, les pertes seront moins lourdes et on gagnera peut-être le temps nécessaire à l'arrivée d'un secours.



Combat au corps à corps

Il faut faire une trouée de 300 mètres, à travers la cavalerie ennemie, et, peut-être, prendre d'assaut le bâtiment. **Danjou** pointe son épée dans la direction du village... « En avant, et vive l'Empereur ! ».

De soixante poitrines jaillit le cri magique qui enleva les armées françaises à travers toute l'Europe. Devant la herse de baïonnettes fulgurantes qui se précipite sur eux, les Mexicains s'écartent en désordre. Voilà qui est fait. La compagnie est dans l'hacienda...qui se compose d'une cour carrée, un corral d'environ 50 mètres de côté, entouré d'un mur de 3 mètres de haut.

A la face nord qui longe la route, est adossée l'auberge, un corps de bâtiment partagé en trois chambres. Sur le côté ouest, deux grandes portes cochères. Intérieurement, de vieux hangars délabrés, s'appuyant contre la clôture. En un clin d'œil, **Danjou** a tout vu. Il faudrait tout occuper et faire jaillir des quatre faces de cette construction une nappe de feux continue, sans fissure.

Hélas ! Il n'y a pas assez de monde pour cela, et, d'ailleurs, des guérilleros sont déjà retranchés dans deux des trois pièces de la maison et maîtres de l'escalier conduisant à l'unique étage. Les en chasser ? On y laisserait toute la compagnie, tant pis. On verra bien plus tard. Deux escouades occupent la seule chambre restée libre, à l'angle nord-ouest.

Deux autres gardent les grandes portes. Une cinquième défend une brèche que l'on vient de découvrir dans le mur, à l'angle sud-est de la cour et par laquelle l'ennemi pourrait s'infiltrer, homme par homme, dans un des hangars. Le reste en réserve, entre les deux portails, prêt à se porter sur tout point menacé. Quelques hommes montent sur les toits et surveillent l'ennemi.

On comprend toute la faiblesse de ce fortin improvisé, ouvert à peu près partout et où l'ennemi a déjà pris pied. Une des chambres qu'il occupe à une fenêtre donnant sur le corral, par laquelle il peut tirer presque à bout portant sur tout Français qui le traverse. Or, il faut le traverser pour aller d'un poste à l'autre. Si précaire que soit ce refuge, tout en le barricadant et en le renforçant, on souffle un instant, après l'effort du premier combat victorieux.

Mais aussitôt la faim et la soif oubliées dans la fièvre de l'action assaillent ces hommes qui depuis la veille, n'ont rien mangé, n'ont bu qu'un peu d'eau, le matin. Le soleil est déjà accablant, l'air suffocant. Quelle heure est-il donc ? Neuf heures et demie seulement. Moins peut-être pour éviter des pertes que gêné d'attaquer à quinze contre un, honteux de sa force, le colonel **Millan**, qui a l'âme d'un gentilhomme, voudrait éviter une lutte inégale où il n'a aucun honneur à gagner. Sur son ordre, un de ses officiers crie au sergent **Morzicki**, qui est de guet sur le toit.... « Dites à votre capitaine, de la part du colonel **Millan**, mon cher, qu'il n'a plus qu'à se rendre... ».....Puis il ajoute, un ton plus bas, d'homme à homme, d'une voix que l'émotion trouble.... « Vous avez assez prouvé ce dont vous êtes capables, que diable !.... Il est défaites auxquelles il faut se résigner ».



De soixante poitrines jaillit le cri magique

Morzicki descendit de son perchoir et rendit compte à **Danjou** de la proposition du Mexicain. Le capitaine demanda alors à son sergent de répondre de la manière suivante.

« Dis- lui simplement que nous avons des cartouches et que nous ne nous rendrons pas. »

Le légionnaire remonta sur le toit et transmit au Mexicain la réponse de **Danjou**. Le combat éclata alors.

Le capitaine **Danjou** faisait des va et viens d'un poste à l'autre afin d'évaluer la situation. Encourageant quelques uns de ses hommes postés dans le bâtiment, il leur fit jurer serment :

« Légionnaires, vous allez jurer avec moi que nous ne rendrons pas... que nous tiendrons jusqu'au dernier ! »

Alors l'assaut commence, sur les quatre faces à la fois. Les mexicains attaquent à pied, cette fois, et furieusement. Mais leurs masses compactes viennent se briser et s'écrouler contre le mur d'enceinte où ceux qui ont échappé aux balles tombent, percés de baïonnettes. Non sans perte de notre côté.

Le sergent-major **Tonnel**, qui se bat comme un lion, dans la chambre d'angle, meurt en hurlant... « Allons, les enfants ! Courage ! Pour la France et l'honneur de la Troisième ! »...Un de ses hommes est tué près de lui, deux autres sont blessés, mais combattent encore. Aux portes, d'autres jonchent le sol. Mais le plus grave danger ne vient pas de l'extérieur. Il est au cœur même de la place. Les Mexicains ont percé de meurtrières les deux chambres qu'ils occupent depuis le début et même celles de l'étage, qu'ils ont envahies.

De ces ouvertures, de la fenêtre et même du toit, un feu d'enfer balaie le corral. Deux fusiliers y sont gravement atteints. Le tambour de la compagnie vient pour les secourir... « Inutile » dit l'un d'eux. « Pour moi, c'est fini...prends ma carabine ! »...Il y a plus d'une heure que dure cette lutte inégale, lorsque la grande voix de **Danjou** retentit de nouveau... « Mes enfants, jurez de lutter tant qu'il y aura un homme debout ! »...D'un seul cri, si formidable que pendant plusieurs secondes l'ennemi cesse de tirer, par peur ou par respect, tous les hommes prêtent serment...

C'est en se rendant à un autre poste que **Danjou** fut frappé d'une balle. Il s'écroula et rendit l'âme peu de temps après. on pourrait vraiment croire que le capitaine **Danjou** a vu la mort arriver et que son dernier mot est un testament sacré...à peine l'écho de ce vœu solennel s'est-il tu, qu'il tombe, au beau milieu de la cour qu'il traversait en brandissant son arme.

Une balle l'a frappé en plein cœur. Le regard tourné vers le ciel, il meurt en quelques secondes, dans les bras du sous-lieutenant **Maudet**, accouru pour le relever. Le sous-lieutenant **Vilain** prend le commandement. La situation s'est aggravée.

Par des trous percés dans les murs et le plafond, les Mexicains tirent maintenant presque à bout portant sur les défenseurs de la chambre d'angle, qui doivent l'évacuer.



Une balle l'a frappé en plein cœur.

Les légionnaires perdaient du terrain ; tous étaient retranchés dans le corral à ce moment de la journée. Aux alentours de midi, ils entendirent le son du tambour. Hélas, ce n'étaient pas des renforts alliés, mais des troupes d'infanterie mexicaines qui venaient aider leurs collègues. Ces dernières étaient sous les ordres du colonel **Milan**, qui désirait ardemment défaire les légionnaires au plus vite et ainsi s'emparer du précieux convoi... **Milan**, pensant que les légionnaires, voyant cette immense troupe, allaient se décourager, les somma une fois encore de se rendre.

Le sergent **Morzicki**, énervé par toute une matinée de combat, ne consulta personne pour la réponse à donner : « *Merde !* » hurla- il.

Il redescendit rendre compte de **sa** réponse au sous-lieutenant **Vilain** qui approuva sa conduite.

Tous avaient juré au capitaine **Danjou** de ne pas se rendre, ils tiendraient leur promesse. Alors le combat reprit, encore plus impitoyable qu'auparavant. Vers deux heures de l'après- midi, une balle atteignit le sous-lieutenant Vilain en plein front.

Ce fut dès lors au tour du sous-lieutenant **Maudet**, le porte-drapeau, de prendre la tête de ce qui restait de la 3^e compagnie. Le combat continuait, les morts s'entassaient, les légionnaires continuaient à se battre, bien que n'ayant rien mangé ni bu depuis la veille. Le soir, une dernière fois, une ultime sommation fut adressée aux légionnaires, à laquelle ils ne répondirent même pas. A dix huit heures, il ne restait donc plus que cinq survivants sous le hangar : le sous lieutenant **Maudet**, le caporal **Maine**, ainsi que les légionnaires **Catteau**, **Constantin** et **Wensel**.

Ces derniers tinrent encore quelque temps les juaristes en respect, mais bientôt, ils n'eurent plus qu'une cartouche chacun.

« *Armez vos fusils, ordonna le sous-lieutenant **Maudet**, vous ferez feu à mon commandement ; nous chargerons à la baïonnette, vous me suivrez.* »

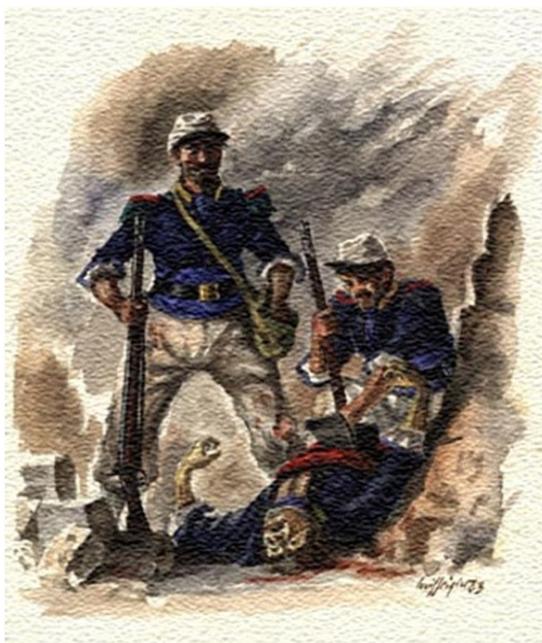
Les Mexicains, voyant que les légionnaires ne tiraient plus, se rapprochèrent d'eux. Ces derniers remplissaient le corral.

A cinquante contre un, il va lui falloir encore recourir à la ruse, à l'incendie. L'ennemi met le feu à la maison et, le vent venant du nord, les flammes lèchent bientôt les hangars et la fumée emplit le corral qui devient une fournaise.

Chacun se cramponne à son créneau ou à sa brèche, seul, séparé des camarades que l'on ne voit plus. Par miracle, l'incendie s'éteint de lui-même et son nuage se dissipe avant que l'ennemi en ait profité pour en venir au corps à corps.

Vers 17 heures, il y a un moment de répit et de profond silence. Mais ce n'est que le calme précurseur de la tempête. Les échos d'une voix vibrante, martelée, furieuse parviennent jusqu'aux légionnaires. C'est le colonel **Millan** qui exhorte ses hommes. Un soldat traduit sa harangue.....Il faut en finir.

Quelle honte ineffaçable si nous ne pouvions venir à bout de ces quelques hommes épuisés, qui se meurent déjà ! Il faut se hâter. Qui sait si leurs camarades ne sont pas en marche pour les secourir ? Ils vont vite et peu leur importe le nombre et leurs adversaires. Au nom de la gloire, de l'honneur et de l'indépendance de la Patrie, un dernier assaut. Amenez-moi vivants, pour ajouter à votre triomphe, après tout, ce que peut une volonté invincible.



Les légionnaires cherchent des munitions sur leurs morts pour continuer le combat.

Des applaudissements frénétiques prouvent que l'appel a porté. L'infanterie ennemie se masse, en bataillons serrés. Dans le corral, les survivants, 15 à 20 hommes, se regardent et, spontanément renouvellent le serment de ne pas se rendre. Les mexicains se ruent sur la cour. C'est une avalanche irrésistible qui enfonce les portes et déborde par toutes les ouvertures. Le sergent **Morzicki** et plusieurs hommes se font tuer sur place. A la grande porte, le caporal **Berg**, dernier et seul défenseur, entouré de cent ennemis, est pris. A la brèche de l'angle sud-est, les caporaux **Magnin** et **Pinzinger**, les fusiliers **Kunasseck** et **Gorki** se défendent encore, des pieds et des mains, contre leurs nombreux agresseurs.

Si un seul légionnaire doit survivre au combat de Camerone, ce ne sera pas de sa faute, comme on dit. Ce sera seulement parce que le colonel **Millan** a donné l'ordre qu'on les prenne vivants. Il ne reste bientôt plus que le sous-lieutenant **Maudet**, avec le caporal **Maine** et les soldats **Catteau**, **Winsel**, **Constantin** et **Léonard**. Ils se sont retirés dans les débris écroulés d'un hangar fumant, à l'angle sud-ouest du corral. Ils ne sont plus que six et, pourtant, l'ennemi n'ose pas encore les aborder. Ils vont tenir pendant un quart d'heure... « Tirez toutes vos balles, dit l'officier....toutes, sauf une que vous garderez. »...Ils en sont vite réduits, à cette extrémité.....

« Attention ! s'écrie alors le porte drapeau, les larmes aux yeux. Vous tirerez la dernière cartouche à mon commandement, puis vous chargerez à la baïonnette derrière moi. Mes enfants, je vous fais mes adieux. »

« *Joue ! Feu !* » S'écria soudain le sous-lieutenant.

Les cinq hommes bondirent en avant, baïonnette au canon. Les dizaines de Mexicains tirèrent alors à bout portant sur les légionnaires. Le légionnaire **Catteau**, dans un élan de dévouement, se plaça devant son officier pour le sauver, il s'écroula aussitôt, atteint de dix neuf balles. Le sous-lieutenant **Maudet** ne s'en tira pas indemne pour autant, recevant une balle dans la cuisse droite et une autre dans le flanc droit.



La charge héroïque mais désespérée du sous-lieutenant Maudet et de ses hommes. Par Pierre Bénigni

Winsel était tombé lui aussi, blessé à l'épaule, mais il se releva aussitôt. Il ne restait donc plus que trois hommes debout : le caporal **Maine**, les légionnaires **Constantin** & **Winsel**.

Un officier supérieur mexicain somma les derniers légionnaires de se rendre.

« *Nous nous rendrons*, répondit le caporal **Maine**, *si vous nous laissez nos armes et notre fourniment, et si vous vous engagez à faire relever et soigner notre lieutenant que voici là, blessé.* »

« *On ne refuse rien à des hommes comme vous !* » répond alors l'officier mexicain. Il ajoute ensuite : « Mais parlez-moi en français. Mes hommes pourraient croire que vous êtes des Espagnols du parti conservateur, et ils vous massacraient. »

Les rescapés sont présentés au colonel Milan, qui s'écrie : « *Pero no son hombres, son demonios.* » (« Mais ce ne sont pas des hommes, ce sont des démons »).



Après la bataille, les Mexicains soignent de leur mieux les légionnaires.

Après le combat

Le sens du vent et l'éloignement ont rendu le bruit du combat inaudible depuis Paso del Macho.

Le lendemain, lorsque la compagnie du capitaine **Saussier** arrive sur les lieux, dans les ruines calcinées, il ne reste que les cadavres français et mexicains. On ne trouve qu'un seul survivant : le tambour de la compagnie (**Casimir Laï**, de nationalité italienne, et né à Cagliari en Sardaigne), seul rescapé libre, est retrouvé par un éclaireur de la colonne de secours.

Laissé pour mort sur le terrain (il avait été blessé de sept coups de lance et de deux balles), il avait été dépouillé de ses vêtements, jeté dans le fossé bordant la route avant d'être mis en fosse commune. Sa volonté de vivre hors du commun lui permit de faire plusieurs kilomètres en direction de Chiquihuite dans les broussailles. Il raconta la bataille et ses explications servirent au premier compte-rendu de la bataille. Il fut ensuite décoré de la croix de chevalier de la Légion d'honneur, le 14 août 1863.

La moitié de la compagnie fut tuée ou mortellement blessée. Les blessés furent transportés aux hôpitaux de Huatusco et de Jalapa où ils furent soignés. Les prisonniers furent ensuite échangés contre des prisonniers mexicains. Le premier échange eut lieu trois mois plus tard et permit à huit légionnaires d'être échangés contre deux cents Mexicains.

Le convoi français put cependant éviter l'attaque mexicaine et parvenir sans encombre à Puebla.

L'expression « faire Camerone » est toujours usitée dans la Légion Étrangère.

Chaque 30 avril, les héros de ce combat sont honorés dans tous les régiments et par toutes les amicales de la Légion ; à cette occasion est lu le récit « officiel » du combat de Camerone. L'idée du « serment de Camerone » est là pour rappeler le courage et la détermination des légionnaires et le respect à la parole donnée accomplie jusqu'au sacrifice suprême. Chaque année depuis 1906, sur le front des troupes qui présentent les armes, est lue l'inscription du monument.

Le 13 juin, le colonel **Dupin** attaque le village de Cueva Pentada avec ses 150 cavaliers de la contre-guérilla et délivre le légionnaire de Vries.

Le 28 juin près du village de Huatusco, renforcés par 123 légionnaires du 1^{er} bataillon, ses hommes taillent en pièces des unités mexicaines ayant participé à la bataille de Camerone.

Les troupes françaises trouvent à Huatusco la sépulture du sous-lieutenant **Maudet**, enterré avec les honneurs militaires par les hommes du colonel **Milan**.

Confié à leur sœur par deux officiers mexicains, il n'a pas survécu malgré les soins prodigués.

Quand l'un des deux mourra au combat deux ans plus tard, deux officiers de la *Légion étrangère* viendront ramener son corps à Huatusco et lui rendront à leur tour les honneurs.

Cette anecdote démontre le respect entre les ennemis, hormis quelques actes de représailles isolés.

Les légionnaires font l'objet des mêmes soins que les Mexicains. Le 14 juillet 1863 à Cosmatepec, les 12 prisonniers survivants sont échangés contre le colonel mexicain **Alba**.

La plupart des survivants de **Camerone** vont recevoir des promotions et des décorations.

Le caporal **Maine** et le caporal **Berg** sont faits sergents et bientôt sous-lieutenants.

Le second se fera tuer en duel quelques temps plus tard.

Le tambour **Lai** reçoit la Légion d'honneur.

D'autres promotions sont accordées aux hommes du rang.

Cinq d'entre eux sont faits chevaliers de la Légion d'honneur et six autres décorés de la Médaille militaire.

Cinq mois plus tard le colonel **Jeanningros** obtient de l'empereur l'autorisation d'inscrire le nom du combat sur le drapeau du Régiment étranger. Depuis tous les drapeaux et étendards de la *Légion étrangère* portent l'inscription *Camerone 1863*.

En outre, **Napoléon III** prescrit que les noms de *Camerone*, *Danjou*, *Maudet* et *Vilain* soient gravés en lettres d'or sur les murs des Invalides à Paris

Le 3 mai 1863, le colonel **Jeanningros** et ses hommes se contentèrent d'ériger une croix de bois avec l'inscription **Ci-gît la 3^e compagnie du 1^{er} bataillon de la Légion étrangère**.

Elle fut remplacée par une colonne en dur avant la fin de la campagne. En 1892, un monument fut élevé par souscription à l'initiative d'**Edouard Sempé**, consul de France à Vera Cruz.

Il a été érigé à l'endroit où a été livré, le **30 avril 1863**, le combat au cours duquel s'est illustré la 3^e Compagnie du **Régiment Étranger** lors de l'intervention française au Mexique sous le Second Empire.

Soixante-cinq Légionnaires, réfugiés dans la ferme de **Camerone**, ont tenu tête à 2000 guérilleros mexicains.



Un monument humble mais émouvant :
la stèle en gros plan avec le texte en latin à côté de la traduction comme légende.

En 1906, l'anniversaire de ce combat est devenu la fête de la *Légion Étrangère*.

L'édifice actuel a été réalisé entre 1962 et 1965. Le Capitaine **Danjou** et ses hommes ont d'abord été inhumés dans une fosse commune le 1er mai 1863. En 1892, le Consul de France à Veracruz fait aménager une tombe unique. Le 6 avril 1963 enfin, les cendres des **Légionnaires** sont transférées sur le site actuel.

Il est situé sur le territoire de la commune de Ville Tejada, anciennement Camaron, dans l'Etat de Veracruz, à 60 km de sa capitale éponyme. La construction est installée à 500 mètres du village, sur le chemin qui mène au cimetière municipal. Elle occupe une superficie enclose de 8 hectares. Le mémorial lui-même est constitué par une plate-forme générale cimentée de près d'un hectare qui abrite la tombe collective des Légionnaires de la 3^e Compagnie du **Régiment Étranger**.

Son état de délabrement, incita le Colonel **Pénette**, un ancien officier de Légion, lors d'une visite de



Mémorial de Camerone. Source : Musée du Souvenir de la Légion étrangère

Le monument rend hommage à la "Valeur militaire".

Il a été érigé à l'endroit où a été livré, le 30 avril 1863, le combat au cours duquel s'est illustré la 3^e Compagnie du Régiment Etranger lors de l'intervention française au Mexique sous le Second Empire. Soixante-cinq légionnaires, réfugiés dans la ferme de **Camerone**, ont tenu tête à 2000 guérilleros mexicains.

En 1906, l'anniversaire de ce combat est devenu la fête de la *Légion Etrangère*.

L'édifice actuel a été réalisé entre 1962 et 1965. Le Capitaine **Danjou** et ses hommes ont d'abord été inhumés dans une fosse commune le 1er mai 1863. En 1892, le Consul de France à Veracruz fait aménager une tombe unique. Le 6 avril 1963 enfin, les cendres des légionnaires sont transférées sur le site actuel.

Il est situé sur le territoire de la commune de Ville Tejada, anciennement Camaron, dans l'Etat de Veracruz, à 60 km de sa capitale éponyme. La construction est installée à 500 mètres du village, sur le chemin qui mène au cimetière municipal. Elle occupe une superficie enclose de 8 hectares. Le mémorial lui-même est constitué par une plate-forme générale cimentée de près d'un hectare qui abrite la tombe collective des légionnaires de la 3^e Compagnie du *Régiment Etranger*.



Récit officiel du combat de « Camerone »

L'armée française assiégeait Puebla.



La Légion avait pour mission d'assurer sur 120 kilomètres la circulation et la sécurité des convois. Le colonel Jeanningros, qui commandait, apprend, le 29 avril 1863, qu'un gros convoi emportant trois millions en numéraire, du matériel de siège et des munitions était en route pour Puebla. Le capitaine Danjou, son adjudant-major, le décide à envoyer au-devant du convoi une compagnie. La 3^{me} Compagnie du Régiment Etranger fut désignée mais elle n'avait pas d'officier disponible. Le capitaine Danjou en prend lui-même le commandement et les sous-lieutenants Maudet, porte-drapeau, et Vilain, payeur, se joignent à lui volontairement.



Le 30 avril, à 1 heure du matin, la 3^{me} Compagnie, forte de 3 officiers et soixante-deux hommes, se met en route. Elle avait parcouru environ 20 kilomètres, quand, à 7 heures du matin, elle s'arrête à Paloverde pour faire le café. A ce moment, l'ennemi se dévoile et le combat s'engage aussitôt. Le capitaine Danjou fait former le carré et, tout en battant en retraite, repousse victorieusement plusieurs charges de cavalerie, en infligeant à l'ennemi des premières pertes sévères.

Arrivé à la hauteur de l'auberge de Camerone, vaste bâtisse comportant une cour entourée d'un mur de 3 mètres de haut, il décide de s'y retrancher pour fixer l'ennemi et retarder ainsi le plus possible le moment où celui-ci pourra attaquer le convoi.

Pendant que les hommes organisent à la hâte la défense de cette auberge, un officier mexicain, faisant valoir la grosse supériorité du nombre, somme le capitaine Danjou de se rendre. Celui-ci fait répondre: « nous avons des cartouches et ne nous rendrons pas ». Puis, levant la main, il jura de se défendre jusqu'à la mort et fit prêter à ses hommes le même serment. Il était 10 heures. Jusqu'à 6 heures du soir, ces soixante hommes, qui n'avaient pas mangé ni bu depuis la veille, malgré l'extrême chaleur, la faim, la soif, résistent à deux mille Mexicains: huit cents cavaliers, mille deux cents fantassins.

A midi, le capitaine Danjou est tué d'une balle en pleine poitrine. A 2 heures, le sous-lieutenant Vilain tombe frappé d'une balle au front. A ce moment, le colonel mexicain réussit à mettre le feu à l'auberge.

Malgré la chaleur et la fumée qui viennent augmenter leurs souffrances, les légionnaires tiennent bon, mais beaucoup d'entre eux sont frappés. A 5 heures, autour du sous-lieutenant Maudet, ne restent que 12 hommes en état de combattre.

A ce moment le colonel mexicain rassemble ses hommes et leur dit de quelle honte ils vont se couvrir s'ils n'arrivent pas à abattre cette poignée de braves (un légionnaire qui comprend l'espagnol traduit au fur et à mesure ses paroles). Les Mexicains vont donner l'assaut général par les brèches qu'ils ont réussi à ouvrir, mais auparavant le colonel Milan adresse encore une sommation au sous-lieutenant Maudet; celui-ci la repousse avec mépris.

L'assaut final est donné. Bientôt il ne reste autour de Maudet que cinq hommes: le caporal Maine, les légionnaires Catteau, Wensel, Constantin, Léonhard. Chacun garde encore une cartouche; ils ont la baïonnette au canon et, réfugiés dans un coin de la cour, le dos au mur, ils font face; à un signal, ils déchargent leurs fusils à bout portant sur l'ennemi et se précipitent sur lui à la baïonnette. Le sous-lieutenant Maudet et deux légionnaires tombent frappés à mort. Maine et ses deux camarades vont être massacrés quand un officier mexicain se précipite sur eux et les sauve; il leur crie: «rendez-vous!» - «Nous nous rendrons si vous nous promettez de relever et de soigner nos blessés et si vous nous laissez nos armes». Leurs baïonnettes restent menaçantes. «On ne refuse rien à des hommes comme vous!» répond l'officier.

Les soixante hommes du capitaine Danjou ont tenu jusqu'au bout leur serment; pendant 11 heures, ils ont résisté à deux mille ennemis, en ont tué 300 et blessé autant. Ils ont, par leur sacrifice, en sauvant le convoi, rempli la mission qui leur avait été confiée.

L'empereur Napoléon III décida que le nom de Camerone serait inscrit sur le drapeau du Régiment Etranger et que, de plus, les noms de Danjou, Vilain et Maudet seraient gravés en lettres d'or sur les murs des Invalides à Paris.

En outre, un monument fut élevé en 1892 sur l'emplacement du combat. Il porte l'inscription:



**ILS FURENT ICI MOINS DE SOIXANTE
OPPOSÉS A TOUTE UNE ARMÉE
SA MASSE LES ÉCRASA
LA VIE PLUTOT QUE LE COURAGE
ABANDONNA CES SOLDATS FRANÇAIS
LE 30 AVRIL 1863
A LEUR MÉMOIRE LA PATRIE ÉLEVA CE MONUMENT**

Depuis, lorsque les troupes mexicaines passent devant le monument, elles présentent les armes.

Analyse du combat et de son importance sur le plan militaire

A plusieurs reprises pendant la campagne du Mexique, des unités de la Légion étrangère auront à affronter un ennemi supérieur en nombre.

A chaque fois qu'elles pourront trouver un abri solide, elles tiendront jusqu'à l'arrivée de renforts.

Le 1^{er} mars 1866 à l'hacienda de Santa Isabel, 185 légionnaires et 400 cavaliers mexicains alliés subissent une lourde défaite dans une attaque inconsidérée contre des forces supérieures en nombre. La victoire est presque à portée de mains mais l'assaut se ralentit notamment après la mort du commandant **de Brian**.

Abandonnés par la cavalerie alliée, les légionnaires sont submergés à découvert par un millier de cavalier juaristes. Au total, 102 sont tués et 82, dont quarante blessés, doivent se rendre pour échapper au massacre. Un seul rescapé réussit à regagner Parras où 44 légionnaires, renforcés de 26 hommes du train, vont tenir cinq jours contre 2.000 Mexicains.

Le 6, ils sont dégagés par une colonne de secours menée par le commandant **Saussier**.



la Légion dans les Terres Chaudes en 1863.

Le sombrero, mieux adapté aux conditions climatiques remplace très vite le képi réglementaire.

A **Camerone** aussi, l'espoir de l'arrivée du colonne de secours et la certitude d'être tués après avoir repoussé les deux offres de reddition expliquent en partie l'acharnement des légionnaires alors que tout semble perdu.

Le capitaine **Danjou** est raisonnablement confiant car il estime que les cavaliers mexicains, armés de carabines, ne sont pas capables de prendre l'hacienda. Son calcul s'avère juste.

C'est l'infanterie mexicaine, dont il ignore alors la présence, qui va emporter la décision.



C'est l'infanterie, et non la cavalerie qui permet de venir à bout de la résistance des légionnaires.

Plusieurs éléments fragilisent la situation des légionnaires à **Camerone**.

Ainsi, les deux mulets portant les munitions ayant été perdus au début du combat, les légionnaires ne disposent plus que de 60 cartouches par homme, soit un total théorique de 3.720 coups.

Ils vont en faire un usage exceptionnel, réussissant à mettre hors de combat plus de 300 ennemis.

Cela permet d'établir un ratio exceptionnel d'un coup au but par douzaine de cartouches tirées.

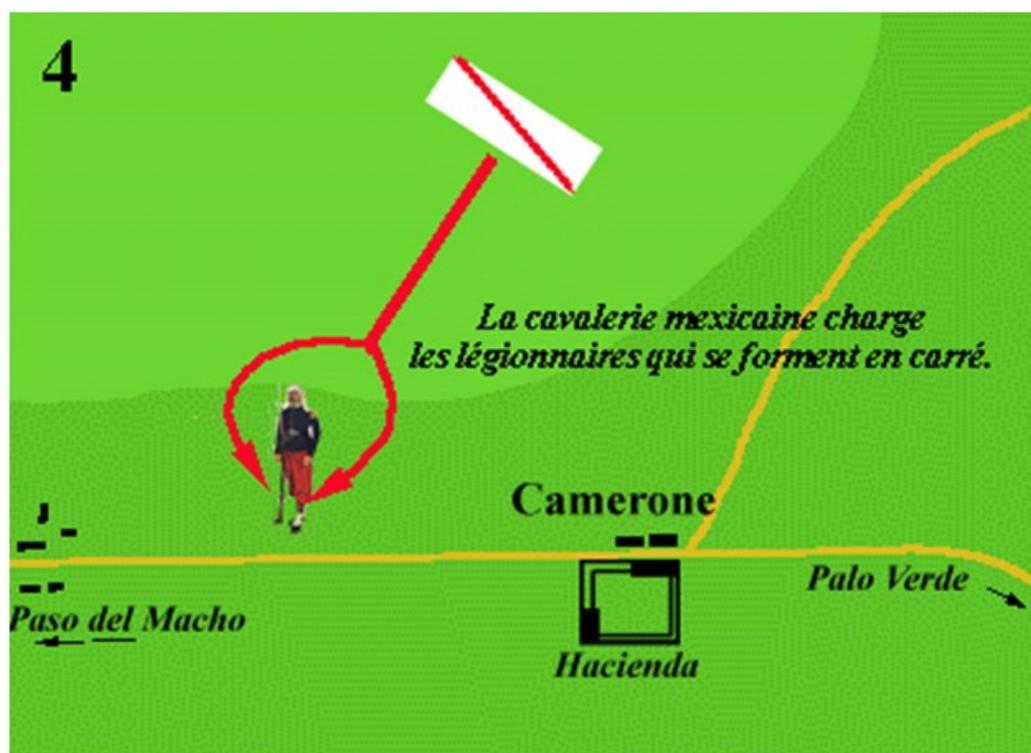
Il s'explique en partie par le fait que les ennemis se fusillent à bout portant.

Pourtant, le manque de munitions en fin d'après-midi va permettre aux Mexicains d'approcher encore et d'écraser sous leur masse les derniers défenseurs.

Le grand nombre de prisonniers, la moitié de l'effectif, s'explique ainsi.

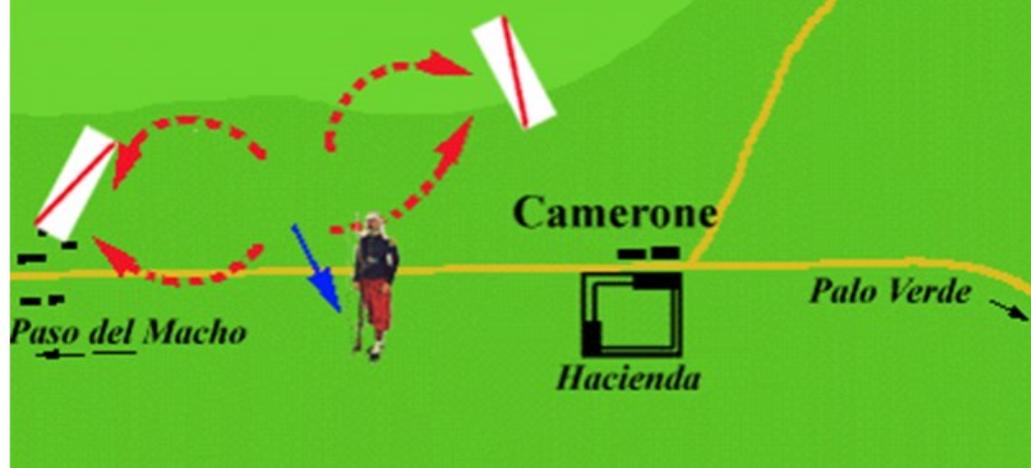
Manœuvres et combats avant le repli dans l'hacienda





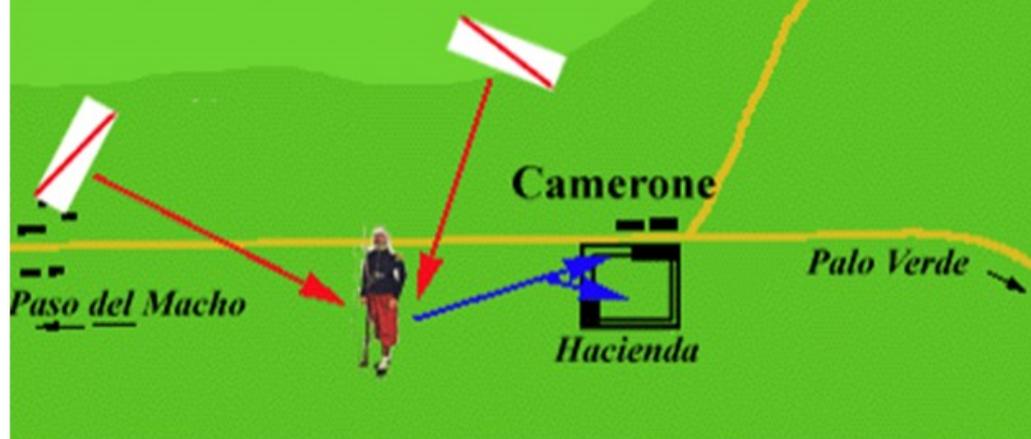
5

Une salve à bout portant disperse les cavaliers. La 3e compagnie en profite pour gravir un talus et traverser une haie de cactus derrière la route, espérant ralentir ses poursuivants.



6

Les légionnaires doivent de nouveau former le carré pour repousser un deuxième assaut. Profitant de la désorganisation de l'ennemi, Danjou fait charger à la bayonnette ses hommes aux cris de « Vive l'empereur » et décide de se retrancher dans l'hacienda.



Analyse du combat et de son importance sur le plan militaire – Suite...

Les mulets portant aussi les approvisionnements, les légionnaires n'ont rien eu à manger et surtout à boire depuis le matin. La chaleur et la fumée ont aggravé cette déshydratation.

Par ailleurs, ils ont été réveillés à minuit. Leur combativité malgré ces conditions défavorables est donc remarquable.

La qualité de l'encadrement - le sous-lieutenant **Maudet** tombe parmi les derniers - et l'expérience acquise lors de la conquête de l'Algérie explique cette cohésion.

Il faut aussi ajouter que le capitaine **Danjou** est aimé et respecté par tous les légionnaires. Ils vont tenir le serment fait à leur chef.

Dans le camp mexicain, l'absence d'artillerie s'avère décisive dans la mesure où les murs décrépissés de l'hacienda n'auraient probablement pas résisté aux obus, alors qu'ils ont protégé correctement des balles les légionnaires.

Sans conteste, la résistance de la 3^e compagnie sauve le convoi en route vers Puebla d'une embuscade dangereuse. La perte de l'effet de surprise, les pertes subies et la perspective de devoir affronter de nouveau la Légion incite le colonel Milan à renoncer à ses projets.

L'arrivée de l'artillerie de siège à Puebla permet d'abrégier le siège. Par ailleurs, lors des deux mois suivants, les convois français seront acheminés sans encombre.



La qualité de l'encadrement - le sous-lieutenant Maudet tombe parmi les derniers

Pour autant, ce combat n'est pas le seul décisif dans le déroulement de la campagne.

Peu après, le général **Bazaine** remporte une victoire déterminante à San Lorenzo (8 mai 1863), sur une armée de secours en provenance de Mexico.

La chute de Puebla n'est alors plus qu'une simple question de temps. Le 19 mai la garnison mexicaine est dissoute. Le 7 juin, les Français entrent à Mexico, évacuée par le gouvernement de Juarez.

Pour autant, ce combat n'est pas le seul décisif dans le déroulement de la campagne.

Peu après, le général **Bazaine** remporte une victoire déterminante à San Lorenzo (8 mai 1863), sur une armée de secours en provenance de Mexico.

La chute de Puebla n'est alors plus qu'une simple question de temps. Le 19 mai la garnison mexicaine est dissoute.

Le 7 juin, les Français entrent à Mexico, évacuée par le gouvernement de Juarez.

La Légion forme un escadron de troupes montées, mieux adaptées aux opérations de contre-guérilla (1866).

Par Pierre Bénigni.



La fin de la campagne

Comme l'expérimenteront les Américains au Viêt-nam et les Français en Algérie un siècle plus tard, la victoire sur le plan militaire n'est rien sans une certaine cohérence et une volonté certaine au niveau politique.

En tenant compte de l'expérience acquise lors de *la conquête de l'Algérie*, celui-ci mène alors une campagne victorieuse dans le nord du Mexique. Les unités semi-régulières de contre-guérilla du colonel Charles **Dupin** font régner la terreur sans qu'il soit possible de mesurer réellement leur apport : la guérilla décroît alors que la rancœur contre la France augmente.

Au contraire, le soutien des troupes de la nouvelle armée impériale mexicaine s'avère finalement fort efficace. A Morelia (18 décembre 1863) et à San Luis Potosi (27 décembre 1863) les impériaux mexicains remportent seuls la victoire sur des assaillants juaristes pourtant supérieurs en nombre.

La dernière offensive des troupes de Juarez a lieu à Matehuala (17 mai 1864). La résistance des troupes impériales mexicaines et l'intervention des forces françaises ont raison de la dernière armée juariste. Jusqu'à la fin de 1865, la campagne ne comporte plus d'engagements majeurs avec un ennemi cantonné, quelquefois avec succès, aux opérations de guérilla.

Un Empire en sursis

Malgré le succès militaire, le nouvel empereur **Maximilien** n'arrive pas à asseoir un pouvoir qui vaut d'abord par le soutien des armes françaises.

Face à l'hostilité montante de l'ensemble de la population, le manque de moyens financiers ainsi que la morgue et la corruption des élites ne facilitent pas la tâche de ce monarque étranger.

Par ailleurs, l'attitude équivoque du général **Bazaine** laisse transparaître l'ambition de prendre la tête d'un gouvernement dictatorial.

Le général Bazaine. Peinture de Beaucé.



Cet ancien officier de Légion a brillamment combattu dans ce corps lors de la conquête de l'Algérie et lors du prêt de la Légion à l'infante d'Espagne. Il se rendra tristement célèbre lors de la guerre contre la Prusse (1870-1871) avec une série de décisions désastreuses non dépourvues d'arrière-pensées politiques. Il se laissera notamment enfermer dans Metz et capitulera avec la dernière armée impériale sans avoir épuisé tous ses moyens de résistance.

La fin de la guerre civile américaine se traduit immédiatement par une forte implication du gouvernement américain dans le conflit. Celui-ci continue en effet à reconnaître comme seul légitime le gouvernement de **Juarez**.

Les juaristes reçoivent donc des armes et un fort soutien logistique alors que la pression diplomatique des Etats-Unis sur la France s'accroît. Pour appuyer cette démarche, une armée de 50 000 hommes est rassemblée au Texas, sous le commandement du général **Shéridan**. Plus de 100 000 volontaires s'apprêtent à la rejoindre.

Pragmatique, **Napoléon III** proclame la victoire (22 janvier 1866) et entame un retrait progressif du corps expéditionnaire français affaibli par la fatigue, la fièvre jaune et les désertions. Ce mouvement est accéléré par l'aggravation des tensions en Europe, provoquée par l'affrontement entre la Prusse et l'Autriche. **Bazaine** et les dernières troupes françaises quittent le pays au début de l'année 1867.

Les derniers légionnaires embarquent le 22 février 1867 alors que l'on a un moment envisagé de prêter puis de céder la Légion au nouvel Etat mexicain.

La renommée acquise par le combat de Camerone en métropole contribue probablement à l'abandon de cette funeste décision.

Trente ans plus tôt la Légion avait déjà été cédée à la régente d'Espagne, pour maintenir l'infante Isabel sur le trône. Elle y lutta bravement dans un dénuement total, subissant de lourdes pertes, avant que les survivants ne regagnent les unités recrées en Algérie (1834-1838). La Légion vient de gagner au Mexique, par les armes, une légitimité qui sera pourtant périodiquement remise en cause.

En moins de quatre ans, **22 officiers** et **446 sous-officiers et légionnaires** sont tombés, pour 6 bataillons engagés dans la campagne.

En guise de conclusion

Des combats comme celui de Camerone, la *Légion étrangère* en a livré des centaines.

Celui-là prend une valeur dramatique en raison de la disproportion des forces et de la fin tragique des défenseurs. Il est choisis pour symbole presque par hasard puis est institué en tradition par le père spirituel de la Légion étrangère, le général **Rollet**.

Il illustre à merveille le code d'honneur du légionnaire, toujours valable de nos jours et probablement rédigé en pensant à ce fait d'armes :

- **Légionnaire, tu es un volontaire servant la France avec honneur et fidélité.**
- **Chaque légionnaire est ton frère d'arme quelle que soit sa nationalité, sa race ou sa religion. Tu lui manifesteras toujours la solidarité étroite qui doit unir les membres d'une même famille.**
- **Respectueux des traditions, attaché à tes chefs, la discipline et la camaraderie sont ta force, le courage et la loyauté tes vertus.**
- **Fier de ton état de légionnaire, tu le montreras dans ta tenue toujours élégante, ton comportement toujours digne mais modeste, ton casernement toujours net.**
- **Soldat d'élite, tu t'entraînes avec rigueur, tu entretiens ton arme comme ton bien le plus précieux, tu as le souci constant de ta forme physique.**
- **La mission est sacrée, tu l'exécutes jusqu'au bout, à tout prix.**
- **Au combat, tu agis sans passion et sans haine, tu respectes les ennemis vaincus, tu n'abandonnes jamais ni tes morts, ni tes blessés, ni tes armes.**

Grenadier et fusiliers de la Légion étrangère au Mexique.
Par Pierre Bénigni.



Camerone et l'Aigle du Régiment Étranger 1852-1870

Origine du Drapeau du Régiment Étranger

Rappelons en quelques lignes d'où provenait le Drapeau du Régiment Étranger.

Par décret impérial du 14 décembre 1861, le 1^{er} Régiment Étranger était supprimé ; en outre, par décret du 1^{er} janvier 1862, le 2^e Régiment Étranger devenait « Régiment Étranger ».

Le Drapeau du 1^{er} Régiment Étranger provenait du 1^{er} Régiment de l'ex 2^e Légion Étrangère, supprimée en 1856 il fut déposé à la direction d'artillerie d'Oran, puis, en 1862, au musée d'artillerie à Paris.

Le Drapeau du 2^e Régiment Étranger fut transmis tel quel au Régiment Étranger. Au moment de la création, en 1856, du 2^e Régiment Étranger, le Drapeau de ce régiment devait être primitivement celui du 2^e Régiment de l'ex 1^{ère} Légion Étrangère, en transformant l'étoffe et la cravate, comme cela fut fait pour le 1^{er} Régiment. Mais le Drapeau du 2^e Régiment de l'ex 1^{ère} Légion ne put être utilisé et une étoffe et une cravate, neuves furent confectionnées pour le 2^o Régiment Étranger par ordre du 28 mars 1857.



Le Drapeau du Régiment Étranger au début de 1862

Voici la description du Drapeau au moment où le 2^e Régiment Étranger prend la dénomination de Régiment Étranger, le 01 janvier 1862.

AIGLE : C'était l'ancienne Aigle en bronze doré, modèle 1852, du Drapeau de l'ancien 2^e Régiment de la Légion Étrangère, devenu, en 1855, 2^e Régiment de la 1^{ère} Légion Étrangère. La face du caisson portait le numéro du régiment « 2^{ème} », et le revers la désignation « Régiment Étranger » sur deux lignes.

Cette Aigle avait pris part à la Campagne de Crimée, 1854-55, et à la Campagne d'Italie, 1859 (Conservée au musée de l'Armée et reproduite dans le « Livre d'or »).

ETTOFFE : Elle était confectionnée en soie tricolore, conformément au modèle de 1855. Ornaments (reproduits ou décrits dans le « Livre d'or ») et inscriptions étaient peints en or à l'effet.

Les franges, à petites torsades, étaient en or fin.

Les inscriptions de la face étaient les suivantes :

« 2^e Rnt - L'EMPEREUR NAPOLEON III AU 2^o REGIMENT ÉTRANGER -2^e Rnt »

La décision du 2 Décembre 1856 et celle du 21 janvier 1857 avaient déterminé quelles seraient celles du revers : « *2e Rnt - CONSTANTINE (1837), MOSTAGANEM (1839), MOUZAIA (1840), COLEAH (1841), DJGELLY (1842), ZAATCHA (1849), ALMA (1854), SEBASTOPOL (1855) - 2e Rnt* »

A la suite de la Campagne d'Italie, la décision du 20 janvier 1861 avait prescrit, pour le *2e Régiment Étranger*, les inscriptions « MAGENTA (1859), SOLFERINO (1859) ». Elles ne furent pas ajoutées sur l'étoffe, cette décision ayant spécifié de « ne faire les inscriptions nouvelles qu'au fur et à mesure du renouvellement des parties flottantes ». Cette étoffe mesurait 90 X 90.

CRAVATE : Également du modèle 1855. En soie tricolore dans le sens de la longueur, et doubles broderies et franges à grosses et petites torsades en or lin.

L'inscription « **REGIMENT ÉTRANGER** », d'une part, l'**N** impériale couronnée (la couronne en galvano doré), d'autre part, étaient entourés d'une branche de chêne et de laurier ; une grecque séparait ces motifs de la bordure en franges. La cravate mesurait 1 mètre de long, sur 0,20 de large.

Cette étoffe et cette cravate ont pris part, comme l'Aigle, à la campagne d'Italie 1859.

Le Drapeau reçoit une nouvelle Aigle

En mars 1861, le Ministre de la Guerre avait, décidé le remplacement des nouvelles Aigles (en bronze, modèle 1852, ou en galvanoplastie modèle 1854) par des Aigles en aluminium, modèle adopté par l'Empereur l'année précédente. Avant que les nouvelles Aigles destinées aux deux régiments étrangers ne leur fussent livrées, ceux-ci étaient supprimés. Par suite, l'Aigle qui se trouvait prête à être expédiée au 1er Étranger fut ainsi modifiée : le revers du caisson, qui portait la désignation du corps, devint la nouvelle face ; l'ancienne, dont le numéro du régiment fut enlevé, devint le nouveau revers sans inscription.

Tel se présente le Drapeau du *Régiment Étranger* au moment du départ pour le Mexique, au commencement de l'année 1863. L'Aigle seule porte la désignation réelle du corps l'étoffe, la cravate et la hampe sont celles de l'ancien *2e Régiment Étranger*, telles qu'elles étaient arborées de 1857 à 1862.

A l'exception de l'inscription de « **Camerone** », dont je vais parler, l'emblème ne reçut aucune modification jusqu'à son versement à la Direction d'Artillerie d'Oran, en octobre 1870, où il fut détruit quelques mois plus tard.

Le 28 mars 1863 débarquait au Mexique le Colonel **Jeanningros**, commandant le Régiment Étranger, avec deux bataillons. Le Drapeau était présent. Un mois après, le régiment devait se distinguer par un fait d'armes des plus glorieux qui valut à son Drapeau la faveur inaccoutumée d'inscrire sur place le nom de cette action d'éclat : le combat de Camerone, le 30 avril 1863.



Ministère
de la Marine
et des Colonies

Empire Français.



Médaille commémorative

L'EXPÉDITION DU MEXIQUE.



Reçu et accepté
au Ministère de la Marine et des
Colonies sous le N^o 41457. Décret Impérial du 29 août 1863.

Le Préfet du 5^e arrondissement maritime

certifie que le Sr. *Maurice Goussier*
Quintin et Cie
a pris part à l'expédition de Mexique étant embarqué sur
le *Chénis* et a obtenu la Médaille instituée par
Décret Impérial du 29 août 1863.

Toulon, le 21 Mars 1864.



Mogin

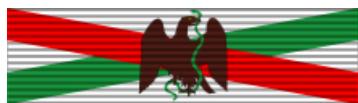
Vu pour authenticité

et enregistré au Grand Chancery de l'Ordre Impérial

de la Légion d'Honneur sous le N^o 92490



*Lettre du colonel Jeanningros, commandant supérieur de la Vera-Cruz et des Terres
Chaudes, datée du 01 octobre 1863
à Son Excellence M. le Maréchal de France, Ministre de la Guerre.*



Monsieur le Maréchal,

J'ose vous adresser une prière que je vous supplie de soumettre à Sa Majesté l'Empereur.

Le combat soutenu le 30 avril dernier à **CAMERONE** par une compagnie du *Régiment Étranger* est connu aujourd'hui dans tous ses détails.

Dans son ordre général du 30 Août n° 195, Son Excellence le Maréchal commandant en chef l'appelle « combat de géants, combat digne de prendre rang dans nos annales militaires à côté des plus beaux faits d'armes ».

Veillez prier Sa Majesté, Monsieur le Maréchal, qu'Elle daigne perpétuer le souvenir de cette lutte héroïque, qu'Elle daigne décréter que le nom de **CAMERONE** sera ajouté à la légende de la médaille du Mexique, et inscrit sur le Drapeau du régiment.

Les officiers et soldats du Régiment Étranger seront fiers d'une aussi glorieuse distinction. Ils se montreront dignes de la bienveillance du Souverain qui aura consenti à immortaliser l'héroïsme de leurs camarades de **CAMERONE** et ils sauront imiter cet héroïsme quand il s'agira de la France et de l'Empereur. Le passé répond de l'avenir.

J'ai l'honneur d'être, avec un profond respect, de Votre Excellence, Monsieur le Maréchal, le très humble et très obéissant serviteur.

Colonel **Jeanningros**.

Ordre général n° 195 du 30 août 1863.

Mon général,

Les débris de la 3^e compagnie du 1^{er} bataillon du Régiment Étranger, qui avait été détruite au combat de **Camerone**, le 30 avril dernier, viennent de rentrer ; nous connaissons par eux et par les Mexicains les détails de ce glorieux fait d'armes. Je m'empresse de vous le communiquer : Le 30 avril dernier, le colonel mexicain **Milan** se trouvait à la Joya, à environ deux lieues de notre ligne de communication.

Sa colonne se composait de cinq cents chevaux réguliers, trois cent cinquante guérilleros et trois bataillons d'infanterie : Le bataillon mobile de Vera-Cruz, celui de Jalapa et le bataillon de Cordovo. Chacun de ces bataillons comptait de trois à quatre cents hommes dans le rang.

La mission du colonel **Milan** était d'enlever le grand convoi d'artillerie de siège qui se concentrait en ce moment à la Soledad, et surtout de mettre la main sur un convoi de trois millions que le Trésor devait diriger sur Puebla. Ou ne se doutait pas, chez nous, de la présence sur ce point, d'une pareille force.

Le même jour, 30 avril, M. le capitaine **Danjou** partit de Chiquihuite à une heure du matin, avec la mission de se rendre à Palo-Verde, distant d'environ six lieues, et d'explorer les environs à une lieue de ce point. La 3^e compagnie, qui marchait sous ses ordres, avait dans le rang soixante-deux hommes de troupe, sous-officiers compris, plus trois officiers : M. **Danjou**, adjudant-major ; M. le sous-lieutenant **Vilain** et M. **Maudet**, porte-drapeau, adjoint à la compagnie pour la reconnaissance.

En sortant de **Camerone**, le Capitaine **Danjou** prit à gauche, et marcha dans la direction de la Joya. Arrivé à la hauteur de Palo-Verde, il se rabattit sur ce point pour y faire le café. Il y était rendu à sept heures du matin.

La marche du Capitaine **Danjou**, de **Camerone** vers le nord de Palo-Verde, fit supposer au Colonel **Milan** que sa position de la Joya avait été éventée, et que le Capitaine **Danjou** était chargé de le reconnaître. Cette marche lui avait été signalée le 30 avril dès le point du jour.

On avait compté nos hommes ; on les savait peu nombreux. **Milan** résolut de les enlever pour ne pas manquer le convoi d'artillerie. Il était environ huit heures du matin, lorsque sa cavalerie parut à Palo-Verde, barrant la route dans la direction de Chiquihuite.

Le café n'était pas achevé. Le Capitaine **Danjou** fit renverser les marmites, il envoya chercher l'escouade du caporal **Magnin** qui était de garde à l'eau, fit charger le campement et se mit en retraite en colonne, prêt à former le carré, avec une escouade de tirailleurs. En quittant Palo-Verde, il prit à droite de la route, dans un terrain parsemé de broussailles, afin de mieux se défendre contre les attaques de la cavalerie. L'ennemi supposa que le capitaine **Danjou** prenait cette direction pour mieux reconnaître de jour le chemin de la Joya qui avait déjà été reconnu la nuit. Il n'attendit pas, il se retira.

En arrivant à **Camerone** le village parut occupé. Un coup de feu parti de l'une des maisons, vint blesser un homme de la colonne. Dans l'espoir de prendre l'ennemi, on chercha à le cerner. Une section se dirigea à droite, l'autre à gauche des maisons. Les deux sections se donnèrent rendez-vous sur la route, de l'autre côté du village, et elles s'y rejoignirent. On fit une pause d'un quart d'heure qui fut consacrée à fouiller les maisons, il ne s'y trouvait personne.

Au même moment, l'ennemi reparut en grand nombre sur la droite de la route. Le Capitaine **Danjou** quittant **Camerone** marcha droit à lui. L'ennemi céda d'abord le terrain mais, arrivé trois cents mètres de **Camerone**, le Capitaine **Danjou** était entièrement cerné. **Milan**, avec la cavalerie régulière, avait même pris position entre les nôtres et les maisons de **Camerone**.

La cavalerie, formant un cercle, chargea vigoureusement jusqu'à soixante mètres. Elle fut repoussée par le feu de deux faces. Profitant d'un moment de répit, le Capitaine **Danjou** gravit un petit talus qui longeait la route à gauche, et arrivait jusqu'au village de **Camerone**.

Là, il se forma de nouveau en carré il fut de nouveau chargé et cette seconde charge fut repoussée comme la première.

La colonne prit alors sa direction sur la maison de **Camerone** qui se trouve au sud de la route : elle se fit jour à travers la cavalerie aux cris de « Vive l'Empereur ».

La maison de **Camerone** se compose d'une cour carrée d'environ cinquante mètres de côté. A la face qui longe la route, est adossé un corps de bâtiment partagé en plusieurs chambres ; Ces chambres communiquent par des fenêtres et des portes, d'un côté avec la route, de l'autre côté avec la cour. A l'intérieur et tout autour de la cour, se trouvent des hangars ouverts et ruinés depuis longtemps. L'orientation des quatre faces est à peu près celle des quatre points cardinaux. On entre dans la cour par deux grandes portes percées dans la face qui regarde l'ouest. Le capitaine **Danjou** occupa aussitôt la cour et la chambre située à l'angle N-O. En même temps, l'ennemi prit possession de la chambre située à l'angle N-E. Cette chambre ne communiquait avec la cour que par une fenêtre ; elle avait sur la rue une grande ouverture sans porte.

Les deux grandes entrées de la cour furent barricadées. Elles furent gardées chacune par une escouade. Deux escouades furent chargées d'occuper la chambre N-O et les ouvertures du bâtiment qui avaient des vues sur la cour. On mit une escouade à la défense d'une brèche ancienne, située à l'angle S.-E., et le reste de la compagnie fut chargé de surveiller les toits. A neuf heures et demie, on avait employé toutes les ressources dont on pouvait disposer pour organiser la défense. L'ennemi, confiant en son nombre, somma d'abord le Capitaine **Danjou** de se rendre. Il fut remercié en termes qui ne lui laissèrent aucun doute sur la détermination de nos vaillants soldats, et le feu commença partout à la fois.

Le Capitaine **Danjou** fit promettre à ses hommes de se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Tous le promirent. Peu après, il tombait percé d'une balle tirée de la chambre occupée par l'ennemi, et mourait sans avoir prononcé une parole. M. le sous-lieutenant **Vilain** prit aussitôt le commandement, et la défense continua. Vers midi on entendit battre et sonner. Il y avait une lueur d'espérance parmi les défenseurs de **Camerone**, on crut un instant à l'arrivée du régiment sur le lieu du combat. Cet espoir ne fut pas de longue durée. C'était le bataillon mobile de Vera-Cruz, le bataillon de Jalapa et le bataillon de Cordova qui venaient, forts de trois cents à quatre cents hommes chacun, ajouter le poids de leurs armes dans cette lutte déjà trop inégale.

Dans le mur qui fait face à l'entrée, l'ennemi, au moyen de pinces, parvint à ouvrir une brèche large de près de trois mètres. Cette brèche lui permettait de faire feu à revers sur les défenseurs de la porte principale. Une autre brèche, pratiquée dans le mur de la chambre occupée par l'ennemi, lui donnait des vues dans toutes les parties de la cour. Là était le point dangereux ; c'est là que, vers deux heures de l'après-midi, M. le sous-lieutenant **Vilain** tomba frappé d'une balle au front. Il fut remplacé dans le commandement par M. le sous-lieutenant **Maudet**, porte-drapeau.

Il faisait une chaleur accablante. La troupe n'avait pas mangé depuis la veille, et personne n'avait bu depuis le matin. Ce que souffraient les blessés mourant de soif était affreux. Il était impossible d'apporter le moindre soulagement à leurs souffrances et on eut recours à tous les expédients qu'impose en pareil cas la nécessité pour tromper la soif, quelques-uns buvaient leur sang ! L'ennemi, vers deux heures, fit une nouvelle sommation. Elle fut accueillie plus mal que la première. Il prit alors une résolution extrême accumulant de la paille dans l'angle N-E, devant la face N et sous le hangar extérieur qui l'ait face à Vera-Cruz, il y mit le feu. Le vent portait dans la cour, la fumée aveuglait nos hommes et vint ajouter de nouvelles souffrances aux terribles angoisses de la soif. Malgré tout, on se maintint jusqu'au soir en se disputant les créneaux et les brèches.

Vers cinq heures et demie, il y eut un moment de répit. L'ennemi massa son infanterie à l'abri de la seconde maison de **Camerone**, et son chef adressa un discours qui fut entendu de la cour et traduit par le soldat **Bertholotto. Milan** disait qu'il fallait en finir avec les Français ; que ceux-ci étaient réduits à quelques hommes épuisés que ce serait une honte ineffaçable pour les Mexicains que de ne pas prendre ce qui en restait, qu'il fallait donner un dernier assaut, enlever la position. Et aussitôt l'attaque fut reprise. L'ennemi se précipita dans la cour par toutes les ouvertures à la fois. A la porte principale se trouvait le caporal **Berg**, seul survivant, il fut pris. Dans l'angle opposé S-E, se trouvait encore le caporal **Pinzinger**, le caporal **Magnin**, les fusiliers **Kunasseck** et **Gorski**. Ils avaient jusque-là défendu leur brèche avec succès. Ils durent abandonner sa défense pour faire face à ceux qui avaient envahi la cour et qui les prenaient à revers. Ils se défendirent encore, mais l'ennemi remplissait la cour.

Au bout d'un instant ils étaient pris et l'ennemi les entraînait. Restait le Sous-lieutenant **Maudet** avec le caporal **Maine** et les soldats **Catteau**, **Wensel**, **Constantin** et **Léonard**. Il s'était retiré entre les deux portes de la cour, dans les débris d'un hangar ruiné. Il s'y défendit encore un quart d'heure jusqu'à ce qu'il fût réduit, ainsi que ses hommes, à sa dernière cartouche. Voyant que tous ses efforts étaient inutiles, il réunit ses hommes et, les larmes aux yeux, ordonna d'envoyer à l'ennemi la dernière balle, puis de se faire tuer en chargeant à la baïonnette.

Au moment où, à la tête de son monde, il sortait du hangar, tous les fusils étaient abaissés sur lui. Le fusilier **Catteau** se jette devant son officier, lui fait un rempart de son corps et tombe foudroyé. M. **Maudet** lui-même, blessé de deux balles à la hanche, tombe. Alors l'ennemi se précipite et prend tout ce qui respire encore. L'heure fatale avait sonné. C'en était fait de la 3^e compagnie du 1^{er} bataillon. Il était six heures du soir.

Les blessés furent amenés auprès du barrage de **Camerone** et pansés par le docteur **Talavera**, qui commandait le bataillon de Cordova. Parmi les troupes ennemies, le bataillon de Jalapa, officiers et soldats, se fit remarquer par ses attentions et ses soins pour nos prisonniers. Le Colonel mexicain **Cambas** et le Capitaine **Laisné** se multiplièrent pour apporter à leur sort tous les adoucissements possibles. Nos prisonniers leur donnent de grands remerciements. Ils n'eurent pas à se louer du traitement des autres troupes.

Nos pertes se sont élevées à : Trois officiers tués, le troisième, M. **Maudet** est mort de ses blessures à Huatusco, le 8 mai ; Vingt sous-officiers et soldats tués dans l'action ; Sept sous-officiers et soldats morts de leurs blessures ; Seize sous-officiers et soldats blessés.

D'après les renseignements recueillis avec le plus grand soin, les pertes de l'ennemi ont été de trois à quatre cents hommes hors de combat. Chez lui comme chez nous, le nombre des morts a été plus considérable que celui des blessés. Dans ce glorieux combat, tout le monde a fait son devoir. Cependant, il est quelques hommes qui ont été assez heureux pour se faire distinguer de leurs camarades.

Les prisonniers rentrés citent : Parmi les morts M. le Capitaine **Danjou**, M. le sous-lieutenant **Maudet**, le sergent-major **Tonnelle**, le sergent **Morzicki**, le sergent **Germeys**, les caporaux **Favas** et **Delcarretto**, les fusiliers **Catteau**, **Hipp**, **Bohr** et **Langmayer**. Et parmi les survivants les sergents **Schaffner** et **Palmaert**, les caporaux **Pinzinger**, **Maine**, **Berg** et **Magnin**, les fusiliers **Fritz**, **Wenzel**, **Brunswick**, **Kunasseck**, **Schreiblich**, **Léonard**, **Reber**, **Gorski**, **Van Opstal**, **Constantin**, **Baas** et **Dangline**. Les deux derniers, gravement blessés, n'ont pu être rendus ; ils sont encore à l'hôpital de Jalapa.

Je suis heureux, mon Général, d'avoir à vous rendre un bon compte de la conduite de la 3^e compagnie du 1^{er} bataillon.

J'ose espérer que vous apprécierez sa bravoure et son énergie comme elle le mérite. Veuillez, je vous prie, mettre sous les yeux de Son Excellence, le Maréchal **Forey**, les noms de tous les braves qui se sont distingués dans cette journée, et lui garantir que, quand l'occasion s'en présentera, Son Excellence trouvera dans toutes les compagnies du Régiment Étranger la même solidité que dans la compagnie de **Camerone**.

Une conduite aussi exceptionnelle mérite des récompenses exceptionnelles.

En conséquence, le nommé : **Maine**, sergent, sera nommé sous-lieutenant à la première vacance dans le corps. Les nommés : **Schaffner**, sergent, **Wensel**, grenadier, **Fritz**, voltigeur, **Pinzinger**, caporal, **Brunswick**, voltigeur sont nommés Chevaliers de la Légion d'honneur. Les nommés **Palmaert**, sergent, **Magnin**, caporal, **Kunasseck**, voltigeur, **Schreiblich**, grenadier, **Rebers**, voltigeur, **Gorsky**, grenadier, sont décorés de la Médaille militaire.

Au quartier général à Mexico, le 30 août 1863.

Signé Le Maréchal commandant en chef **Forey**.

Pour copie conforme, le Général, chef d'Etat-Major général **d'Auvergne**.

Pour copie conforme, le Colonel **Jeanningros**.

Les unités françaises impliquées dans cette expédition comprennent :

- ◆ les 7^e, 51^e, 62^e, 81^e, 95^e et 99^e régiments d'infanterie de ligne ;
- ◆ les 1^{er}, 7^e, 18^e et 20^e de chasseurs à pied ;
- ◆ des bataillons du 1^{er}, 2^e et 3^e zouaves ;
- ◆ le 2^e bataillon d'infanterie légère d'Afrique ;
- ◆ un bataillon de marche de tirailleurs algériens.

- ◆ **le régiment étranger,**
- ◆ **Premier des régiments de la Légion Étrangère qui se distingue à la bataille de Camerone ;**

- ◆ le 12^e régiment de chasseurs à cheval ;
- ◆ des escadrons du 1^{er}, 2^e et 3^e régiment de chasseurs d'Afrique ;
- ◆ deux escadrons du 5^e régiment de hussard ;
- ◆ des compagnies du 1^{er}, 2^e et 3^e régiment de génie ;
- ◆ des batteries du 1^{er}, 3^e, 4^e, 5^e, 6^e, 7^e, 9^e, 11^e régiment d'artillerie.
- ◆ un bataillon de marche de tirailleurs algériens (6 compagnies prises dans les 1^e, 2^e et 3^e régiments) ;
- ◆ une batterie de l'artillerie montée de la Garde impériale ;
- ◆ la 1^{re} compagnie du Train des équipages de la Garde impériale ;
- ◆ des troupes de marine ;
- ◆ un régiment puis bataillon d'infanterie de la marine ;
- ◆ l'infanterie de marine ;
- ◆ des volontaires des Antilles ;
- ◆ des gendarmes coloniaux ;
- ◆ le génie colonial ;
- ◆ un bataillon de fusiliers-marins ;
- ◆ la 7^e batterie de l'artillerie de marine..



L'esprit de Camerone.....

C'est suivre un exemple et le célébrer fidèlement tous les ans, c'est digne d'un corps d'élite.

Quand, chaque année le 30 avril la Légion Étrangère, pieusement, fête la mémoire de ses plus grands braves, et ils sont nombreux !!!.... ;

Quand sur le front des troupes Sidi Bel Abbès (dans le temps) à Aubagne (maintenant), la main de bois et articulée du Capitaine Danjou, comme une relique sainte apparaît, c'est un peu les légionnaires de la 3^e Cie qui se mettent à revivre eux aussi.

Oui !!!! Ils revivent tous, glorieux et simples, décidés et résignés en même temps, comme ils l'étaient le 30 avril 1863

Ils combattent et ils tombent et ils meurent d'un trépas qui les rend immortels. Et c'est bien en cela que le plus bel hommage qu'on puisse leur rendre aux disparus, c'est de les évoquer et ressusciter leurs gestes héroïques.

Depuis 1831, la Légion Étrangère a enterré ses morts sur tous les fronts où la grandeur et la liberté du pays qu'elle servait, exigeaient, comme à Camerone, plus que de la bravoure, de l'abnégation.

Hommes sans passé, sans identité, sans foi ni loi par ses détracteurs, mais soldats sans reproche, les Légionnaires ont mérité et continuent de mériter au cours de milliers de Camerone connus ou inconnus, la gratitude et la notoriété que leurs aînés du Mexique avaient glanées au fond d'une hacienda.

Dans le soir qui descend, je crois revoir, aller de leur pas lent et « si superbement » sur la route infinie, ces milliers de spectres coiffés de leurs képis blancs, casques ou de bérêts verts. Pour accomplir, la mission, ils ont dû se lever de leurs pauvres tombeaux et ont repris leur aspect légendaire. L'ombre crépusculaire laisse à peine deviner leurs membres décharnés, leurs faces creuses et leurs blessures mortelles. Puisse Dieu, garder éternellement nos morts.

Bibliographie sommaire.

Jean Brunon, Légionnaire d'honneur au 1er Etranger. *Camerone*, 1963, 2e édition 1981, Editions France-Empire, 220 pages

- **Jean Brunon, Légionnaire d'honneur au 1er Etranger.** Georges R. Manue, Pierre Carles, *Le Livre d'Or de la Légion étrangère - édition du cent cinquantième anniversaire (1831-1981)*, 1981, Editions Lavauzelle, 519 pages
- Jean Hallo (général CR), *Monsieur Légionnaire*, 1994, Editions Lavauzelle, 348 pages
- **Douglas Porch, La Légion étrangère 1831-1962**, 1991, traduction française et préface 1994, Librairie Arthème Fayard, 844 page
- **André Corvisier** (sous la direction de), *Histoire militaire de la France, 2. de 1715 à 1871*, 1992, P.U.F, 635 pages.
- Les archives du Service Historique de la *Légion étrangère* à **Aubagne**.



AVERTISSEMENT.

Je ne suis pas l'auteur de ces textes, j'ai puisé mes sources, dans les différents ouvrages ci-dessus, les dessins et les photos, sont prisent sut le net.

Alors qu'une page se tourne et que l'émotion me gagne, j'ai eu envie de m'immiscer dans cette légende, là où certains n'en percevront que le reflet superficiel. L'idée prend forme d'emmener le lecteur de la surface des choses, abstraite et conformiste par essence, jusqu'au centre même de cette épopée connue certes de beaucoup d'entre nous mais ho! combien obscure sur les raisons même de cette action d'éclat.

J'ai voulu n'en faire qu'un texte de quelques pages, mais, mes lectures, l'engouement, l'envie se sont fait plus fort, et les mots ont continués à être alignés, les pages remplies, les recherches approfondies, et voilà ce qu'il est advenue d'une simple curiosité...

Mon travail n'a consisté qu'a mettre en forme, tant sur le plan géographique, historique et militaire, une pagination et d'agrémentée ces textes par des images.

En espérant que ce partage vous agrée, je vous adresse mes plus cordiales et fraternelles salutations Légionnaire.

Pascal-Jean OLIN de LONGUEUIL.
(Paul OBRY - 153.695) - 2013.

1863



Caporal. fanier
(15 ans d'ancienneté)
Légion au Mexique.....



J. Nègre
2006.

capitaine - tenue de
campagne

2013